

LES
BOHÉMIENS,
OU
L'ÉCOSSAIS PARVENU,

Par l'auteur du NÉCROMANCIEN IRLANDAIS, des ANNALES
DE LA PAROISSE, et de divers autres ouvrages;

Traduit de l'anglais par M.***, auteur de JEUNESSE ET FOLIE,
traducteur des RUINES DU CHATEAU DE DUNNISMOYLE, de la
FEMME CRIMINELLE PAR AMBITION, etc.

~~~~~  
*TOME PREMIER.*  
~~~~~

A PARIS,

Chez { FIGOREAU, libraire, place S.t-Germain-l'Auxerrois.
CORBET, libraire, quai des Augustins, n.º 63.
MASSON, libraire, rue Hautefeuille, n.º 14.

1825.

DE L'IMPRIMERIE DE JALABERT, A VERSAILLES.



le ciel fera connaitre le vrai coupable

LES
BOHÉMIENS,

OU

L'ÉCOSSAIS PARVENU,

Par l'auteur du NÉCROMANCIEN IRLANDAIS, des ANNALES
DE LA PAROISSE, et de divers autres ouvrages ;

Traduit de l'anglais par M.***, auteur de JEUNESSE ET FOLIE,
traducteur des RUINES DU CHATEAU DE DUNNISMOYLE, de la
FEMME CRIMINELLE PAR AMBITION, etc.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez



PIGOREAU, libraire, place S.t-Germain-
l'Auxerrois.

CORBET, libraire, quai des Augustins, n.^o 63.

MASSON, libraire, rue Hautefeuille, n.^o 14.

1823.

L'AUTEUR

A SON LIVRE.

DEJA père d'une famille nombreuse, ta naissance, mon cher fils, est venu accroître mes embarras. L'amitié paternelle ne pouvant exclure la sincérité, je dois t'avouer franchement que tout ce que je peux faire pour toi est de te mettre en mesure de prendre ton essor dans ce monde inconstant, où les revers comme les succès sont, en général, aussi souvent le résultat du hasard ou de l'intrigue que d'un mérite réel.

Par un esprit de contradiction dont je n'ai jamais pu me défendre, j'ai très-souvent fait tout le contraire de ce que faisaient les autres, et je te dirai naïvement que souvent aussi je n'ai pas eu à m'en féliciter.

Par suite de cette bizarrerie, tandis que tous les enfans sont nourris avec du lait, c'est avec de l'encre que je t'ai élevé ; mais j'espère que tu ne t'en trouveras pas plus mal, et que la teinte de ton caractère ne se ressentira point de celle de tes alimens.

Adieu, mon cher fils, il faut que je me sépare de toi pour aller broyer du noir à celui de tes frères qui va bientôt voir le jour.

NOTICE

SUR L'AUTEUR ANGLAIS.

Cet auteur est avantageusement connu en Angleterre par différens ouvrages : celui-ci a été très-bien accueilli des lecteurs anglais ; si, traduit en français, il obtient le même résultat sur le continent, ce sera une nouvelle obligation que nous aurons à nos bons voisins, qui, préférant l'utile à l'agréable, nous ont si souvent prouvé qu'ils avaient encore bien plus en vue notre bien que nos plaisirs.

LES BOHEMIENS.

CHAPITRE I^{er}.

Le Cotage.

LA Providence, qui veille avec une impartialité maternelle sur tous les habitans de ce monde sublunaire, ne permet pas, en général, que tous les avantages soient réunis sur les mêmes individus : ceux à qui elle a départi une naissance illustre, un physique agréable, une grande fortune, sont très-souvent dépourvus de l'amabilité, de l'instruction, de l'esprit et des talens qui en feraient des êtres accomplis au moral comme au physique, s'ils possédaient l'ensemble de ce qui peut former un être parfait.

Sir André Weelie offrait une des plus fortes preuves de cet admirable système de compensation, si ingénieusement développé par un de nos auteurs modernes. Il était né et fut élevé dans la classe la plus voisine de celle qui est vouée à une indigence totale : privé des soins des deux auteurs de ses jours par leur mort prématurée, il fut confié, dans son enfance, à la tendresse de son aïeule maternelle Martha Docken, paysanne écossaise, qui avait conservé toutes les habitudes et les manières de vivre qui forment essentiellement le caractère national du peuple écossais.

Cette vieille femme vivait dans le hameau de Stoneyholm, dans l'Ayrshire. Son rouet était son seul moyen d'existence ; elle n'en était pas moins satisfaite du lot qui lui était échu dans les chances de cette vie, si passagère et souvent si orageuse. Elle devait ce précieux avantage à la gaîté dont il avait plu au ciel de la douer, et à sa confiance religieuse dans l'immuable sagesse du divin ordonnateur des mondes. L'ameublement de sa chaumière, sans y comprendre le berceau d'André, qu'elle avait emprunté, consistait en un antique et vénérable fauteuil à bras, et à dossier perpendiculairement élevé, sculpté avec soin ; c'était un meuble de famille, consacré, dans des jours plus prospères, à l'usage de ses ancêtres ou à celui de son mari : deux sièges, l'un un peu plus grand que l'autre ; une petite table de bois de chêne aux pieds éraillés, son rouet, un dévidoire, une petite limite et un poêlon, formaient tout son mobilier, avec un lit plus que modeste, et une caisse qui servait en même temps de coffre, de garde-robe et d'armoire.

Derrière le cotage se trouvait un jardin de cinq ou six perches, qu'elle bêchait et plantait elle-même. Pour la jouissance de l'ensemble de cet important domaine, elle donnait une rente annuelle de six schellings, qu'elle avait bien de la peine à pouvoir payer, lorsqu'elle prit à sa charge l'entretien d'un enfant aussi faible et aussi malade que l'était notre héros à cette première époque de sa vie ; mais au lieu de se repentir d'avoir accepté un fardeau aussi peu proportionné à ses moyens, elle disait souvent à ses voisines que cet enfant était pour elle une société précieuse, en ce qu'il charmait les ennuis de l'âge, et lui faisait paraître moins long le temps qu'elle donnait à son rouet et aux détails de son petit ménage.

Pendant l'été de la première année qui vit André admis sous son humble toit, on la trouvait presque toujours assise à l'extrémité de son jardin, son rouet à la main, se réchauffant aux rayons du soleil, tandis que son petit-fils, placé à ses côtés sur une natte, jouait avec un jeune chat aussi folâtre que lui.

André, dans sa première enfance, était petit et délicat, mais il se développa rapidement : chaque jour la bonne grand'mère découvrit en lui un nouveau sujet d'éloges, et par conséquent d'affection. Lorsque les commères, ses voisines, s'arrêtaient à la porte, pour lui parler pendant qu'elle berçait le bambin, elle leur faisait remarquer, avec complaisance, que l'incarnat de ses joues ressemblait à la rose de mai, et que ses fréquents éclats de rire annonçaient qu'il était né pour être heureux.

Les philosophes qui croient connaître le cœur humain, attribueront un pareil langage à ce sentiment inné d'affection maternelle, toujours prêt à espérer un sort heureux pour l'objet de sa prédilection. Quoiqu'il en soit, rien n'indiqua chez André, pendant long-temps, qu'il fût doué d'aucun des talens qui conduisent ordinairement à obtenir des richesses ou des distinctions ; cependant Martha faisait souvent observer à ses voisines que c'était un rusé petit compère, et qu'aussitôt qu'il aurait été quelquefois à l'école chez le maître voisin, il ne tarderait pas à devenir plus savant que ses camarades.

L'instituteur dont elle parlait était Dominique Tannyhill, l'un de ces jeunes ecclésiastiques simples et modestes qui font partie du clergé écossais, qui, ne pouvant jamais parvenir au bonheur d'être instituteur dans la famille d'un lord, voient s'écouler doucement le cours d'une vie irréprochable dans les occupations peu pénibles d'une école de village.

A l'époque où André fut placé sous sa surveillance, cet instituteur paraissait avoir environ quarante ans, et avait cependant deux ou trois ans de moins. Il était pâle, mince et d'une taille médiocre, un peu courbé, et sa tête n'était jamais bien droite sur ses épaules, ce qui venait de l'habitude que sa vue, très-faible, l'avait forcé de prendre de lire et écrire l'oreille presque adaptée au papier. Il essayait néanmoins, quelquefois, de prendre un air d'élévation et de dignité, en échangeant ses accens, habituellement

modestes et peu élevés, contre la voix de l'enthousiasme et de l'éloquence ; mais il était rare qu'il obtînt, dans de pareilles tentatives, l'apparence du plus léger succès.

Tout, dans son extérieur, annonçait un caractère modéré, en parfaite harmonie avec la douceur de ses manières et le cercle borné de ses connaissances ; mais lorsque son imagination était échauffée, ou qu'il cherchait à exalter celle des autres, il trouvait dans le fonds de son cœur une énergie apostolique qui prouvait que la nature avait placé en lui tous les germes propres à en faire un prédicateur éloquent et pathétique, si la fortune l'appelait un jour à en remplir les fonctions. Sa douceur et la constante égalité de son caractère empêchèrent de pouvoir juger si jamais il connut les tourmens de l'ambition, ou plutôt s'il regretta d'être destiné à mener une vie obscure et isolée : telle la source ignorée, dont les eaux pures et limpides, s'écoulant par une pente douce, ne s'aperçoivent, dans les prairies qui leur doivent leur fraîcheur, que par le luxe de verdure que produisent aux lieux où elle passe leur continuelle irrigation. Mais si toutes les autres passions étaient réduites au silence dans son sein, il n'en était pas ainsi des dispositions amicales qu'il montrait pour tous ses semblables : elles lui avaient acquis dans la petite république de ses écoliers un respect et une affection bien préférables à la crainte qu'inspiraient, en général, aux écoliers écossais, les professeurs de collège, investis de plus d'autorité et de représentation.

Ce maître d'école était aussi remarquable par son habillement que par son caractère et ses manières. Son linge était toujours d'une blancheur éclatante ; son habit et sa veste, couleur gris de corbeau, quoique très-usés, n'avaient pas la plus légère tache, ni la moindre trace de poussière ; sa culotte, couleur d'olive foncée, n'était pas moins soigneusement préservée de toute dégration, et ses guêtres usées, bleu foncé, montant dans l'hiver au-dessus du genou, servaient non-seulement à protéger ses jambes contre le froid, mais encore à défendre ses bas des outrages du temps. Lorsqu'il se promenait dans l'espace qui séparait son cotage de l'église, ou que, dans une belle soirée, on le voyait étendre ses courses solitaires le long des bords peu fréquentés du marais voisin, il portait un petit chapeau retroussé, et,

comme il avait la vue faible et délicate, il avait soin, lorsque le soleil lançait ses rayons, de baisser un des côtés de ce chapeau, qu'il plaçait ainsi devant ses yeux, pour les garantir d'une trop vive lumière.

Si cet honnête instituteur, à l'instar des potentats de l'Europe, avait un favori, c'était certainement notre héros. Il était aisé d'apercevoir que ses saillies originales, et quelquefois bizarres, déconcertaient totalement la gravité de son patron, et le faisaient sourire, même malgré lui. André ne fut pas long-temps à l'école sans prouver qu'il était destiné à se faire remarquer, ne fût-ce que par une manière de s'exprimer qui n'appartenait qu'à lui. En effet, le jour même où, pour la première fois, sa grand-mère le conduisit à la porte de l'école, avec son livre d'alphabet à la main, il s'acquit un surnom qu'il conserva toujours depuis cette époque. A la sortie de l'école, comme il jouait sur le grand chemin avec les autres enfans, une voiture à quatre chevaux, précédée de domestiques parfaitement montés, passa devant eux avec toute la rapidité et la pompe qui caractérisent la noblesse : les écoliers, animés par la splendeur de ce spectacle, qui était, à cette époque, un phénomène pour Stoneyholm, en poussèrent des cris de joie, que notre héros convertit bientôt en éclats de rire, en s'écriant : « Très-bien ! on nous prendra bientôt pour des Weelies (des enfans qui pirouettent en tournant sur le grand chemin). » Depuis ce temps, on l'appela Weelie ; mais au lieu d'en être choqué, comme les enfans le sont presque toujours quand on leur donne des sobriquets, celui-ci parut lui faire grand plaisir, et depuis, lorsqu'il eut appris à écrire, tous ses livres et ses copies portèrent le nom d'André Weelie.

Le maître lui-même prit, depuis cette époque, l'habitude de le nommer ainsi, et ne contribua pas peu à lui donner un goût décidé pour tout ce qui pouvait paraître gai ou plaisant. Il l'invitait quelquefois le samedi, après dîner, à prendre sa part de son thé, toujours aussi pâle qu'économique.

André, qui avait naturellement l'esprit délié et observateur, s'apercevant que ses plaisanteries égayaient son maître, saisit avec soin toutes les occasions de produire le même effet. En agissant constamment dans ce sens, il parvint bientôt à posséder une promptitude de réparties et une facilité de s'exprimer inconnues aux enfans écossais. Très-heureusement

pour lui, il acquit en même temps une parfaite connaissance du langage national, qu'il conserva pendant le reste de sa vie, et qui, dans sa bouche, fit toujours le plus grand plaisir aux amateurs de traits piquans et originaux, qui ont toujours été le partage du génie.

CHAPITRE II.

La Pie.

ANDRÉ ne se distinguait pas de ses camarades par aucun goût de prédilection pour les amusemens dangereux, qui ont tant d'attraits pour les enfans de la campagne ; cependant, toutes les fois qu'il était question de dénicher des nids dans le printemps et de cueillir des noisettes dans l'automne, ses camarades ne manquaient jamais de l'inviter à partager avec eux toutes les chances de cette expédition, parce que ses plaisanteries et sa bonne humeur lui avaient gagné leur cœur. Quoiqu'il fut très-rare qu'il allât lui-même prendre les œufs dans un nid, et qu'il refusât constamment de courir le risque de se rompre le cou en montant sur les branches d'un noisetier, il n'en rapportait pas moins habituellement chez lui son entière portion des larcins des jours de fête.

L'assaut ayant été un jour donné à un nid de pie, les marmots n'y trouvèrent qu'un seul petit, déjà si fort, en même temps si alerte, qu'il faillit échapper à la main subtile de Willy Cuninghame, l'enfant à qui avait été confiée cette importante mission. Il y eut ensuite quelques débats entre les conquérans, sur le partage des dépouilles du jour, et sur celui à qui appartiendrait la pie. André fut d'avis qu'elle devait être le partage de Willy, qui, en franc et généreux camarade, insista pour qu'elle devînt la propriété de Weelie, motivant son opinion sur ce que Maggy, ainsi qu'André l'avait nommée sur le terrain, était aussi gaie que lui, et qu'elle apprendrait davantage avec un aussi savant instituteur qu'avec aucun autre des jeunes

gens de l'école. Un cri unanime ratifia la proposition de Cuningham. Certainement jamais choix ne fut plus convenable, et n'obtint un résultat plus heureux, qui justifia bien victorieusement la décision de celui de qui elle était émanée ; car André lui apprit non-seulement à rapporter, à voler avec la plus grande dextérité, mais encore à prononcer, d'une manière très-distincte, plusieurs mots très-amusans pour ses auditeurs. Maggy elle-même parut être très-satisfaite de son nouveau professeur, et si l'on en croit la tradition, devinait, avec autant d'esprit que de discernement, tout ce que son maître voulait lui faire comprendre.

Lorsque, dans les soirées d'hiver, il était assis avec ses compagnons autour du foyer de sa grand'mère y Maggy, dans ces occasions importantes, se plaçait entre ses jambes, et aussi souvent qu'il lui arrivait de faire quelques observations qui excitaient la gaîté de ses jeunes compagnons, Maggy redoublait de babil, comme pour témoigner combien elle prenait part à la joie commune.

L'esprit de ruse et de fourberie est naturel à la pie : son esprit acquérant chaque jour de nouveaux développemens, par l'éducation soignée qu'elle recevait en ce genre, elle se mettait quelquefois dans la tête de piller pour son propre compte. Le maître d'école était du nombre de ceux qui avaient le plus à souffrir de ses déprédations. Entre les heures de classe, il avait toujours soin d'ouvrir la fenêtre pour renouveler l'air ; Maggy profitait, aussi souvent qu'il lui était possible, de ces occasions, pour dérober les plumes des enfans : il lui arriva néanmoins d'y revenir une fois de trop, puisqu'elle fut surprise en flagrant délit, emportant une plume neuve dans son bec.

Le caractère essentiellement bon du maître d'école l'engagea à faire grâce à l'oiseau ; mais comme cet incident avait donné lieu à plusieurs querelles entre les enfans, qui s'accusaient réciproquement de la perte de leurs plumes et du vol qui en avait été fait, il crut de son devoir de faire une sévère réprimande au propriétaire de l'oiseau : en conséquence, au moment où tous les écoliers étaient réunis dans l'après-midi, il ordonna qu'on fît silence, et tirant ensuite Maggy du panier dans lequel il l'avait incarcérée, il adressa aux enfans la harangue suivante :

« Qui de vous est coupable de garder cette pie malfaisante et sans aucuns principes, qui, toutes les fois que j'ouvre les fenêtres pour faire prendre l'air à l'école, a la coupable habitude de venir jusqu'à mon secrétaire en enlever les plumes, et les emporter dans son nid, sans aucun égard pour les conséquences d'une pareille malversation ? »

« Elle est à moi, » s'écria André.

« A vous ? dit le maître ; en ce cas, venez, Weelie, je veux vous démontrer combien votre conduite est blâmable. Vous avez certainement entendu répéter ce proverbe, qui, pour être ancien, n'en est pas moins bon : que celui qui commence par voler un œuf, sans nécessité, peut finir par voler un bœuf, et subir une peine proportionnée à sa faute. Je n'entends assurément pas dire par là que cette pie puisse faire des vols de cette nature ; mais néanmoins je vous exhorte à vous en défaire, car c'est un oiseau qui a des inclinations très-vicieuses, et qui, par son exemple, pourrait vous induire vous-même à l'imiter. Je ne vous engagerai cependant pas à mettre à mort cette pauvre bête ; ce serait une cruauté, et en outre ce n'est qu'un animal emplumé, qui, par conséquent, ne saurait avoir l'instinct nécessaire pour distinguer le bien d'avec le mal. Il vaudrait cependant mieux qu'elle pérît comme les animaux malfaisants, que de la faire vivre d'une manière peu conforme à la probité. En conséquence, je vous conseille de lui donner sur-le-champ la volée dans le bois, où elle tombera peut être dans les mains de quelque autre, et vous dégagera ainsi de cette fâcheuse responsabilité. »

André répondit à cette pathétique adresse :

« Cette faute est la première qu'ait commise la pauvre Maggy : je vous prie de le lui pardonner, et je la corrigerai de manière à ce qu'elle n'y revienne plus. O vous ! coupable oiseau, n'avez-vous pas de honte d'une conduite qui me cause une telle disgrâce ? »

Maggy témoigna aussitôt son repentir et sa reconnaissance pour l'intercession de son maître, et profita de l'indulgence de l'instituteur, qui lui rendit la liberté, pour se réfugier dans le sein de son protecteur.

« C'est vraiment une drôle de bête, je dois en convenir. Je vous pardonne pour cette fois, dit le maître ; mais je vous conseille de lui attacher une

corde à la patte, et de la tenir chez vous : de cette manière vous n'aurez plus de reproches à craindre. André ayant obtenu le pardon de la pie, les enfans l'aimèrent plus que jamais, et les craintes du maître furent bientôt réalisées. Rien de ce qui pouvait être emporté lorsque la fenêtre se trouvait ouverte, n'était à l'abri de son bec déprédateur, notamment les festons de miss Mizzy Cuningham, tante de l'enfant qui avait eu le bon procédé de rendre notre héros possesseur de ce fatal oiseau.

Miss Mizzy vivait dans la maison seigneuriale de Craiglands, près du village ; elle avait sous son inspection Willy et sa sœur Marie, qui avaient perdu leur mère, et le laird, leur père s'occupait très-peu des choses de ce bas monde. Indifférent sur tout ce qui se passait autour de lui, et, comme l'avait fort bien observé André, promenant son oisiveté de porte en porte, les mains habituellement dans ses poches, d'où elles ne sortaient qu'aux heures des repas. Quant à ce qui regardait personnellement miss Mizzy, c'était un modèle d'élégance et de précision dans tout ce qu'elle faisait. Si tous les terrains qui entouraient la maison étaient incultes et négligés, il n'en était pas de même de l'extérieur, toujours tenu avec la plus extrême propreté ; mêmes soins dans l'habillement de la digne demoiselle, toujours de la mousseline la plus blanche et la plus belle. La mort d'un parent imposa à la famille la nécessité de prendre le deuil ; en conséquence, miss Mizzy avait acheté des étoffes noires, du crêpe, et tous les autres attributs d'une affliction qui, le plus souvent, se borne à des démonstrations extérieures. Elle était assise, travaillant avec son aiguille à confectionner ses habillemens, à la fenêtre du parloir extérieur, qui était ouverte, lorsqu'une après-midi André vint, avec sa compagne favorite, demander à Willy s'il voulait aller se promener avec lui. Maggy avait si souvent fatigué miss Mizzy par le vol toujours réitéré de ses festons, qu'elle avait juré d'exercer, à la première occasion, sur le vicieux animal, la vengeance, ou plutôt la justice la plus sévère. Les enfans connaissaient parfaitement les dispositions hostiles de la demoiselle ; malgré cela ils ne purent résister à la tentation de mettre un peu en mouvement la bile de la chère tante ; en conséquence, Maggy fut détachée. L'instant d'après elle était à la croisée, et s'était emparée d'une boîte à fil ; mais, malheureusement, avant que l'oiseau n'ait

pu s'échapper avec son nouveau larcin, miss Mizzy se jeta sur lui avec l'impétuosité d'un chat qui guette une souris.

Au même instant la pauvre Maggy, le cou tordu, fut lancée avec tant de force contre André, qu'il fut presque renversé du coup.

Toute l'école fut indignée de l'action de miss Mizzy, et la regarda comme un outrage des plus graves qui puisse être commis contre un de ses membres. Il n'y eut qu'une seule voix pour venger la mort de l'infortunée-Maggy sur son auteur. Jamais il, n'y eut de vœu mieux accompli, ni de vengeance plus complète. Le lendemain les principaux compagnons d'André se pourvurent d'un large tube, qu'ils remplirent d'eau bourbeuse, qui croupissait dans la cour des écuries du laird ; et André monta à la croisée près de laquelle, miss Mizzy, assise, était occupée à coudre, tandis que les autres conspirateurs s'occupaient en silence à porter le tube au-dessous. Aussitôt que tout fut prêt pour le dénoûment, il s'écria : « Pourquoi, tante barbare, avez-vous tué ma pic ? est-ce parce que son babil valait mieux que tout ce que vous pouvez dire ? Vous me paierez cela ; vous regretterez alors d'avoir sacrifié ce pauvre animal à votre colère. »

Il n'en fallut pas davantage pour que miss Mizzy se levât de dessus sa chaise, pour aller punir l'audacieux orateur. Au même instant, son visage et toute sa personne furent inondés du déluge pestilentiel vomé par le tube fatal : tous les habillemens de deuil, non encore achevés, et disposés autour d'elle, furent gâtés au point de ne pouvoir être d'aucun usage.

CHAPITRE III.

La tâche.

L'EFFROYABLE événement (c'est ainsi que miss Mizzy désigna toujours la conspiration des écoliers) eut les suites les plus importantes.

Le premier résultat fut une plainte en forme à M. Tannyhill, à qui la plaignante indignée peignit ces injures avec une éloquence à laquelle nous devons rendre justice, et demanda le prompt châtiment des coupables.

L'excellent cœur du maître fut profondément affligé du compte que lui rendit miss Mizzy de l'action diabolique, qui ne fut certainement pas dépeinte avec indulgence, quant à l'énormité du délit en lui-même, ou à l'adresse coupable avec laquelle le complot avait été formé et exécuté. En revenant à l'école, il médita profondément sur le châtitiment qu'il convenait d'infliger en pareil cas, attendu que jamais, dans ses punitions, il n'avait employé les verges comme moyen répressif : il finit par conclure que le châtiment devant avoir pour objet l'amendement des délinquans, il convenait, dans cette circonstance, d'astreindre les coupables à être désormais plus assidus à leurs tâches ou devoirs qu'ils ne l'étaient ordinairement, et d'exiger d'eux, pendant le reste de l'été, de travailler deux heures de plus par jour. Quelques instituteurs auraient regardé ce châtiment comme retombant sur eux, puisqu'il exigeait de leur part une prolongation de surveillance ; mais il ne vint pas un seul instant à la pensée de cet être aussi honnête qu'ingénu de considérer cette disposition comme pénible

pour lui : il la regarda, au contraire, comme un devoir à remplir, pour réprimer les mauvaises dispositions et l'esprit d'insubordination qui s'était développé d'une manière si répréhensible parmi ses élèves. En conséquence, lorsque, le lendemain, les enfans furent réunis à l'école, il appela les conspirateurs, et les fit monter sur les bancs de la classe, en présence de leurs compagnons.

« Je vous ai souvent répété, dit-il, en jetant les yeux sur notre héros, que cette malheureuse pie vous attirerait des désagréments et de mauvaises affaires : vous voyez maintenant que ma prophétie s'est réalisée. Vous êtes ici cinq mauvais sujets dont je devrais faire un exemple, en vous faisant sentir tout le poids de ma main : mais il n'a jamais été dans mes principes d'infliger des châtimens corporels ; j'ai toujours pensé qu'il valait mieux faire un appel au cœur de mes élèves, que d'employer les coups de verges pour les tendre meilleurs. Si vous continuez, mes chers enfans, à vous conduire ainsi, quel sort vous attend, lorsque vous serez dans le monde, pour y gagner votre subsistance ? De quel œil, Weelie, y serez-vous considéré, si vous prenez l'habitude de vous livrer à de mauvais penchans. Les autres écoliers qui sont ici ont des amis et des parens pour protéger leur enfance, pour veiller sur leur jeunesse : vous n'avez pour tout soutien que votre vieille grand'mère, qui, par une constance à toute épreuve, et des efforts plus louables encore que pénibles, est parvenue à vous élever dans la crainte de Dieu. Ah ! jeune homme, ce serait bien mal reconnaître son amour et ses bontés, que de briser son cœur par une mauvaise conduite, qui finirait par la foire mourir de chagrin. Je m'adresse à vous, en ce moment, plus particulièrement qu'aux autres, parce qu'en cette occasion vous êtes le plus blâmable, et celui dont la position est la plus critique. »

« Bien ! bien ! s'écria notre héros, avec un air d'humeur ; il est inutile de me mortifier davantage en me parlant ainsi : dites seulement ce que vous voulez faire de moi. »

Le maître fut tellement étonné de cette interruption, qu'il recula de quelques pas, et, s'asseyant dans son fauteuil, garda quelques instans le silence. Tous les coupables pâlirent : les autres enfans considéraient cette scène d'un air étonné, paraissant craindre qu'une interpellation aussi vive

ne donnât lieu à l'autorité de se déployer d'une manière terrible sur ceux qui avait osé la provoquer ainsi. Cependant M. Tannyhill, qui connaissait le caractère de Weelie, interpréta, heureusement pour lui, sa pétulance d'une manière qui lui fut favorable, et, par ce motif, prit, à son égard, le seul moyen qui pouvait être employé avec succès.

« Je n'insisterai pas davantage là-dessus, dit-il d'un ton emphatique, parce que vous paraissez vous repentir de votre faute ; mais pour éprouver si vos regrets sont aussi sincères qu'ils le paraissent, je vous imposerai une tâche qui vous sera utile pour le reste de votre vie. »

Alors il lui ordonna d'apprendre par cœur les cinquante premiers psaumes, et lui interdit toute espèce de jeux et de récréation, jusqu'à ce qu'il les sût parfaitement.

Depuis ce moment, André s'appliqua à lire les psaumes avec une persévérance qui causa une surprise extrême à son maître, aux yeux duquel il n'avait jamais paru qu'un être folâtre et inaccessible encore à la voix de la raison. Il n'y eut cependant rien de remarquable dans la brièveté du temps qu'il employa à remplir la tâche qui lui avait été imposée, parce que sa mémoire était très-cultivée. Mais son isolement de ses camarades, et l'activité constante qu'il mettait à son travail, occasionnèrent une surprise générale. Pendant l'intervalle des heures de l'école, on le voyait assis sur une des pierres du cimetière, répétant les uns après les autres les vers du livre des psaumes qu'il tenait à la main. Comme il était ainsi occupé, Marie Cuninghame, sœur de Willy, vint à passer, et le voyant dans cette position, lui dit : « Que faites-vous là, Weelie ? »

Il leva les yeux, mais sans lui répondre, répétant d'une voix haute et monotone un des versets d'un psaume.

« Oh ! vous n'avez pas encore achevé d'apprendre vos psaumes ! » s'écria Marie, qui avait su de son frère la punition particulière qui lui avait été infligée ; et s'approchant de lui, elle s'informa du nombre qu'il savait déjà par cœur.

« Je peux en répéter de suite quarante-un, miss Marie, sans omettre un seul mot. »

« Quel mensonge ! Weelie, répondit Marie ; il n'y a personne qui puisse répéter tout d'un coup un aussi grand nombre de psaumes. a

« Voulez-vous m'entendre ? » dit André, prenant le livre, qu'il lui offrit en lui faisant cette question, et s'appuyant sur la pierre.

Marie lui ordonna de commencer.

André lui obéit, et récita jusqu'au douzième psaume, sans en oublier un seul mot. Alors il fut obligé d'interrompre son récit pour aller à l'école, et Marie s'en retourna chez elle ; mais, ayant de se quitter, il fut convenu qu'elle se rendrait le lendemain à la même place, pour lui entendre réciter le reste, et elle tint parole.

Le livre fut de nouveau remis dans ses mains, et appuyée sur la pierre tumulaire qui servait de siège à André, elle écouta avec plaisir son récit monotone, jusqu'à ce qu'il eut atteint, avec la même imperturbabilité, le trente-cinquième psaume : alors la même cause ayant produit la même interruption, ils furent obligés de se séparer, en s'ajournant encore.

A ce dernier rendez-vous, non-seulement ou compléta le récit du quaranteunième psaume, mais on en ajouta deux autres, qu'il avait appris dans l'intervalle.

Marie lui témoigna son admiration d'une mémoire aussi étonnante. Depuis cette époque jusqu'à celle où il eut achevé sa tâche, elle fut exacte à le visiter tous les jours.

Cette circonstance fit naître entr'eux une liaison beaucoup plus intime qu'on n'en voit ordinairement entre les jeunes garçons et filles de cet âge. Elle le considéra comme un prodige de talents. Il la voyait toujours avec plaisir, d'après l'intérêt qu'elle lui avait témoigné dans cette occasion. Néanmoins, depuis l'attaque dirigée contre sa tante, il lui avait été défendu d'approcher de la place (désignation donnée par les villageois à la maison seigneuriale) ; et comme elle était élevée par miss Mizzy elle-même, pour être envoyée, quand le temps en serait venu, dans une pension célèbre d'Edimbourg, ils avaient peu de facilité pour se réunir : mais chaque dimanche il avait grand soin de se tenir dans le sentier par lequel la famille du laird traversait le cimetière, et ils échangeaient régulièrement un sourire en passant. Aussi souvent que le ministre faisait chanter un des cinquante

psaumes, Marie ne manquait pas de regarder, du haut du banc du laird, celui où André était assis à côté de sa grand'mère. En ces importantes occasions elle ne perdait jamais de vue ses yeux, qui, par instinct, étaient toujours levés, dans l'espoir de rencontrer les siens. C'est ainsi que se développa, dans leur sein, le germe d'une mutuelle affection, avant que la nature eût appris à l'un ou à l'autre le prix de l'amour et de la beauté, ou qu'ils eussent pu connaître toute l'importance attachée, dans le monde, à la disparité des conditions. Ils ignoraient encore eux-mêmes les liens que la simplicité et l'innocence avaient formés entr'eux. Tous deux étrangers à l'impression tumultueuse des passions, ils n'apercevaient pas les obstacles que la fortune et la naissance avaient placés entr'eux.

La famille de Craiglands était une des plus distinguées du comté : ses domaines étaient étendus ; mais, par l'indolence du laird actuel, leur culture était négligée, par conséquent leur revenu modique. Les bois, cependant, étaient d'une grande valeur : les anciens baux étaient à la veille d'échoir, en sorte qu'au milieu d'une gêne apparente il paraissait probable que Cuningham et sa sœur finiraient par jouir d'un ample patrimoine.

Miss Mizzy, leur tante, savait parfaitement tout cela, et se plaignait souvent à son frère que son fils, avec la perspective d'un si brillant héritage, fût élevé au milieu des enfans de ses vassaux. Toutes ses plaintes furent long-temps inutiles : le laird avait été élevé dans la même école, avec les pères de ces mêmes enfans, et dans toutes les observations de sa sœur, il ne voyait rien qui dût le porter à désirer de voir, son fils un plus grand seigneur que lui. Cependant le terrible événement de la pie produisit beaucoup plus d'effet sur lui que tous les sermons de sa sœur. C'était un acte de méchanceté qui surpassait de beaucoup toutes les espiégleries de la jeunesse, à ses yeux et à ceux du ministre, qui, à l'instigation de miss Mizzy, lui représentait sans cesse le désagrément et le déshonneur qui pourraient en résulter pour la famille, si son représentant était encore long-temps le compagnon d'enfans aussi grossiers, aussi indisciplinés que les écoliers de M. Tannyhill. Se rendant donc à ses observations, il consentit à ce que Willy s'éloignât de la maison paternelle, et fût placé dans une maison convenable à son rang et à ses espérances. Cette décision reçut

bientôt son effet, et comme les autres enfans qui s'éloignent de leurs camarades, Cuninghame en fut bientôt oublié.

CHAPITRE IV.

La Foire.

APRÈS que Cuningham eut quitté l'école de M. Tannyhill, il s'opéra plusieurs changemens parmi les camarades de notre héros. La société dont les deux enfans étaient membres fut, dans le fait, dissoute pendant le courant de cet été. André fut, pendant quelque temps, isolé et sans aucune liaison particulière. Ces interruptions momentanées de communications amicales sont, à la vérité, communes aux hommes faits comme aux enfans ; mais les soins divers, inséparables d'un âge plus avancé, nous rendent moins sensibles au vide occasionné par l'éloignement d'un ami, que nous ne l'avons été au moment de nous séparer d'un camarade de collègue.

Par suite de ce changement, le surnom de Weelie fut insensiblement oublié, ou plutôt cessa d'être plus long-temps en usage ; tandis que le jeune garçon lui-même paraissait journellement occupé à chercher ce qu'il ne pouvait trouver ni sur les terrains marécageux, ni le long des haies et des plantations qui bordaient les montagnes et les fermes de Craiglands. Il fut pendant quelque temps, ainsi que l'appelait sa grand'mère, une créature errante : faute d'autre compagnon, il faisait la conversation avec les chaudronniers ambulans, les rouliers et les vieux soldats qui avaient recueilli assez de blessures et de cicatrices pour prendre rang parmi les mendiants. Le pauvre André n'avait cependant rien à leur donner : néanmoins on remarquait qu'ils le quittaient toujours plus satisfaits que

quand ils sortaient de chez le laird, même lorsque miss Mizzy, dans les jours extraordinaires, ajoutait une soupe copieuse à l'aumône qu'ils recevaient ordinairement.

Dans les soirées, André avait recours au coin du feu des commères du village, quoique même les contes les plus amusants ne produisissent pas tout leur effet sur lui, attendu qu'il n'avait pas d'amis de son âge, à qui il pût ensuite faire part de ses observations.

Cependant, vers Noël, ce vide se trouva rempli. A un mille de distance de Stoneyholm était situé le petit domaine de Woodside, sur lequel se trouvait une maison un peu plus agréable que les bâtimens des fermes ordinaires. Le propriétaire étant venu à mourir, ses héritiers louèrent les terres à un fermier voisin : la maison et le jardin étant aussi également à louer, furent affermés par une mistress Pierston, veuve d'un marchand de Glasgow, qui en prit possession au terme de Saint-Martin. Cette matrone n'avait qu'un fils, charmant enfant très-éveillé, nommé Charles, qui fut envoyé à l'école de M. Tannyhill, où André et lui devinrent bientôt inséparables. La maison de sa mère se trouvant très-éloignée du village, le mit dans le cas, comme cela se pratique en pareilles circonstances, déporter, dans les premiers jours, son dîner dans sa poche ; ensuite il lui fut permis de dîner avec André, arrangement qui ne laissa pas que d'être avantageux à la vieille Martha, parce que mistress Pierston jouissait d'une honnête aisance, et qu'elle était très-indulgente pour son fils unique. C'est ainsi que commença une de ces liaisons qui ne se forment que dans les écoles, et qu'en général on considère comme susceptibles de mieux résister à l'inconstance de la fortune et au souffle de l'adversité, que des rapports d'amitié établis dans un âge plus avancé.

Le caractère pétulant de Pierston parut d'abord lui donner de l'ascendant sur Weelie ; mais ses voisins ne tardèrent pas à s'apercevoir que, dans le fait, Weelie était le maître, et qu'en se soumettant aux jeux et aux caprices de Charles dans les affaires peu essentielles, il obtenait aisément la direction de choses plus importantes, si toutefois l'on peut désigner de cette manière tout ce qui est relatif à des écoliers. Les jours de son enfance s'étaient écoulés à Glasgow : pendant plusieurs années il avait été à l'école de cette

ville, ayant que sa mère ne se retirât à Woodside-House ; de manière qu'il était déjà très-gentil pour son âge. Il possédait à fond une grande quantité de tours d'écoliers. Il n'était pas intimidé par les dignités municipales des villes voisines, ni par le tumulte des différentes foires, où il engageait constamment André à l'accompagner . Non-seulement il n'était pas déplacé parmi les enfans de ces villes, mais il allait souvent plus loin qu'eux dans tous les jeux et les plaisirs en usage en pareilles occasions. Néanmoins, quoiqu'on dît souvent de Charles qu'il tétait un petit démon, il avait le cœur ardent et généreux, et une gaîté de caractère qui faisait excuser en lui les plus fortes espiégleries : cependant plus d'une vieille marchande de pommes, dans les foires, qui surveillaient de près leurs séduisantes pyramides, toujours prêtes à repousser les agresseurs, lorsqu'elles voyaient approcher les jeunes associés (c'est ainsi qu'on désignait les deux enfans), leur faisaient le meilleur accueil, parce que Charles avait habituellement beaucoup d'argent dans ses poches, et ne l'épargnait pas en ces occasions.

Si, dans ces différentes excursions aux foires du voisinage, Pierston fut souvent dupé, ou se montra trop étourdi, il n'en fut pas de même d'André, qui sut y recueillir quelques fruits de ses observations. Il ne tarda pas à s'apercevoir que l'argent dépensé sans ménagement par son ami suffirait pour monter une boutique à quelque vieille femme : il pensa que, s'il pouvait amener Charles à la foire prochaine, il serait très-utile aux deux associés de confier quelque argent à Jeannette Piron, vieille veuve boiteuse, mais plaisante et rusée, dont les contes et les ballades les avaient souvent amusés pendant l'hiver ; et qu'en donnant à Jeannette un schelling pour sa peine, ils pourraient la charger de vendre pour leur compte, et retirer beaucoup d'argent de cette spéculation.

Cette idée était des plus lumineuses ; mais Charles craignait, avec raison, que, si cette association venait à être connue des autres enfans des villes voisines, les suites n'en fussent ruineuses, attendu que Jeannette serait pillée sans pitié : cependant André eut bientôt vaincu cette difficulté, en lui démontrant que, s'ils savaient garder eux-mêmes le secret, il était impossible qu'il fût connu.

On proposa donc à Jeannette des arrangemens qui furent bientôt acceptés, et lorsque le jour de cette fameuse foire fut enfin arrivé, elle parut au coin du pont, assise dans un fauteuil à bras, et placée devant une table couverte d'une nappe, secrètement extraite par Charles de la lingerie de sa mère, et garnie, avec art, de tout ce qui pouvait séduire l'œil et flatter le goût. Les enfans avaient eux-mêmes accompagné Jeannette à Irvinc, pour y faire des achats, et l'avaient aussi aidée à les placer de la manière la plus propre à les faire paraître à leur avantage. Il y avait des gâteaux et des macarons de toutes couleurs et de toutes grandeurs, mêlés des plus belles et des plus petites mistrissesnause. Le rocher de Gibraltar paraissait dans tous ses détails : des gâteaux au parlement, et des montres de pain d'épice richement dorées, des piles de raisins et de figues, des monceaux de sucre candi et de sucre d'orge, compostent et embellissaient le moderne jardin des Hespérides, autour duquel était placé une troupe formidable de monstres payens de toutes espèces, entre autres des Cyclopes, avec une couronne de groseille sur le front, pour remplacer leur œil unique ; des coqs de combat, avec des morceaux de cannelle, qui formaient leurs éperons. Il n'y avait dans la foire aucune boutique, en ce genre, qui pût être comparée à celle de Jeannette. Les deux enfans, un bâton à la main, se tenaient à chaque bout de la table. Pendant quelque temps tout fut à merveille : André tenait compte des bénéfices, qui croissaient à chaque instant ; Charles attirait les chalands, par les éloges qu'il faisait des objets en vente. Mais cet étalage pompeux de marchandises, et l'intérêt que les jeunes enfans paraissaient prendre à leur vente, excitèrent l'envie et la jalousie de leurs moins heureux compétiteurs, et lorsque, vers midi, Jeannette et les autres gens de son espèce se réunirent dans un cabaret, pour y prendre une bouteille d'ale, destinée à humecter leur dîner, composé de pain et de fromage, il fut bientôt divulgué dans l'honorable compagnie que Jeannette n'était qu'un agent soldé. Nous m'essaierons point de décrire la promptitude avec laquelle ce bruit se propagea, ni l'indignation de tous les rivaux de la même profession. Les jeunes chalands qui avaient traité avec Jeannette, uniquement parce que ses gâteaux étaient les meilleurs de la foire, se crurent joués, et jetèrent de l'huile sur le feu, tandis qu'une batterie redoutable de trente bouches partait

des boutiques voisines. André conseilla alors à Jeannette de plier bagage très-promptement ; mais Charles insista fortement pour qu'elle ne bougeât pas de place, en disant qu'il avait autant de droit que qui que ce fût de vendre des marchandises à la foire, et qu'il était prêt à le soutenir. L'attaque continua ; la foule grossit : Charles perdit à la fin patience, et donna un violent coup sur les doigts à un gros paysan qui se moquait de lui ; le compagnon riposta. Il s'en suivit un combat général, pendant lequel la table fut renversée, et les trésors qu'elle contenait répandus dans la boue, au milieu des applaudissemens et des claquemens de mains de tous les marchands, rivaux de la nouvelle maison de commerce.

Les deux enfans voyant s'évanouir ainsi leur rêve brillant, s'éloignèrent du lieu de cette scène, si désastreuse, laissant ceux qui avaient pris leur défense continuer à se battre pour eux. Mais ils ne se retirèrent point pour déplorer leur malheur ; il y avait trop d'héroïsme dans leur caractère. Charles vit qu'il n'était pas de force à lutter contre les jeunes paysans qui l'avaient molesté : sa colère n'en devenant que plus violente, il alla avec André, son compagnon d'infortune, à la recherche de quelques-uns de leurs camarades d'école, pour les engager à venir seconder la vengeance des injures qu'il avait lui-même provoquées.

CHAPITRE V.

Le Sens commun.

LORSQUE les deux enfans eurent parcouru la rue, et passé par la porte du cimetière, sans avoir rencontré aucun de leurs camarades, André s'arrêta, et dit : « O mon cher Charles ! je crois, en vérité, que nous ferions aussi bien de rester comme nous sommes, que d'aller encore nous exposer à nous faire assommer par des rustres vigoureux, en comparaison desquels nous ne sommes que des pygmées. Quant à moi, je ne veux plus avoir affaire à cette populace brute et grossière. »

Pierston lui reprocha comme pusillanime une opinion qui n'était que prudente, et se confirma de plus en plus dans l'opinion de prendre sa revanche.

« A merveille ! s'écria Weelie, faites-vous casser la tête, froisser les bras et les jambes aplatir le nez, et vous verrez dans quel état cela vous mettra. Vraiment vous serez un joli garçon, lorsque je vous conduirai boiteux, borgne et ensanglanté, la tête entourée d'une serviette ou d'un vieux bas. Et qu'arrivera-t-il lorsque vous vous présenterez ici dans ce bel état ? Votre mère, courant de tous côtés, se tordra les mains, de désespoir du meurtre de son cher enfant. »

« Peu m'importe qu'ils me tuent, s'écria Charles ; si je peux seulement me venger auparavant d'Yon, qui m'a si maltraite. »

« A la bonne heure, répondit André ; mais comment pourrez-vous le trouver seul ? et si cela n'est pas possible, que ferons-nous ? »

Pierston fut un peu contrarié de cette observation. Après un moment de réflexion, il dit en hésitant : « Nous pourrions le guetter, et le frapper derrière la fosse, quand il retournera chez lui, à la chute du jour.

« Il n'y a qu'un poltron qui puisse attaquer un homme sans défense. Je crois, Charles, que vous avez tort de parler ainsi, » dit André, dans toute la sincérité de son âme, et n'ayant d'autre but que d'apaiser le ressentiment de son ami. Ce qui attaque mon honneur attaque ma vie, était une notion que Pierston avait acquise parmi ses jeunes compagnons, à l'école grammaticale de Glasgow ; et l'idée de s'exposer au mépris, en ayant l'iniquité d'attaquer un ennemi qui ne se serait pas préparé à se défendre, le blessa dans la partie la plus sensible.

« Que dois-je faire, André ? C'est une terrible chose pour moi de renoncer à ma vengeance ! Voyez dans quel état est ma jambe, toute noire et bleue des coups que j'ai reçus. Malédiction sur celui qui m'a mis dans cet état ! »

André examina la partie fessée, assura que le mal n'était rien, et qu'avant peu il n'y paraîtrait plus : il insista, tellement pour que tout en restât là, que son compagnon d'armes finit par y consentir.

Mais cette aventure eut d'autres suites ; elle parvint aux oreilles de mistriss Pierston, qui déjà avait commencé à soupçonner que l'école de Stoneyholm n'était pas exactement celle qui convenait le mieux pour un enfant tel que le sien. Charles fut bientôt éloigné, pour aller compléter son éducation dans une des villes voisines, où il continua à résider jusqu'à ce qu'il fût appelé à Londres par son oncle, l'un des principaux négociants de la cité. André se trouva ainsi isolé une seconde fois ; mais cette séparation ne détruisit pas entièrement l'amitié qui existait entre Charles et lui, parce que Pierston venait régulièrement rendre visite à sa mère aux vacances et aux jours de fêtes, et qu'à chaque époque les deux jeunes gens se voyaient toujours avec un égal plaisir. Cependant la différence des sphères dans lesquelles ils vivaient opéra graduellement un changement sensible dans le caractère de chacun d'eux. Charles, destiné au commerce, au milieu de

jeunes gens bien élevés, ayant sans cesse sous les yeux l'espoir d'une grande fortune et des jouissances qu'elle procure, faisait chaque année de nouveaux progrès dans l'art de plaire, prenait de plus en plus le ton poli et galant des jeunes gens des grandes villes ; tandis qu'André, élevé dans la pauvreté, et sans aucun plan arrêté pour son avenir, avait les manières les plus simples et presque rustiques. Néanmoins son caractère original et sa bonne humeur le faisaient extrêmement aimer de tous les autres enfans ; et quoiqu'il y en eût très-peu dans la paroisse qui eussent moins de probabilité que lui de parvenir dans le monde, tous ceux qui le connaissaient étaient convaincus qu'il serait un jour un grand personnage : cependant rien ne pouvait être plus opposé à toute idée d'élévation future, que la figure petite, courte et ronde de notre héros, ses joues rosées, et ses yeux un peu louches.

CHAPITRE VI.

Consultation.

A L'ÉPOQUE où se passaient les faits que nous mettons en ce moment sous les yeux de nos lecteurs, le commerce et les manufactures d'Ecosse ne s'étaient point élevés à ce point de prospérité qui a depuis opéré de si grands changemens, non-seulement dans l'aspect de ce royaume, mais encore dans tout ce qui tient un caractère national.

Les jeunes gens ayant chez eux peu de moyens d'avancement, et un champ très-circonscrit pour leur industrie, cherchaient fortune au dehors. Une bonne instruction était, en général, ce qui constituait le patrimoine de ces aventuriers écossais. Comme André, par la faiblesse de son physique, était peu propre aux travaux d'une ferme, sa grand'mère, guidée dans son humble sphère par l'esprit national, résolut de ne rien négliger pour son éducation : mais serait-elle dirigée du côté de l'église, de la médecine, de la jurisprudence, était une question si grave, qu'il n'était pas facile de la résoudre. Cet important objet offrait à sa pensée de plus grandes difficultés que la crainte qu'elle avait de ne pouvoir se procurer les moyens de fournir à ces dépenses, pour lesquelles sa confiance dans la bonté de la Providence était illimitée. Elle avait entendu dire que des ministres, dont la naissance n'était pas plus relevée, étaient devenus des dignitaires marquans dans la hiérarchie ecclésiastique ; que des docteurs, qui avaient commencé par être apprentis chez des apothicaires, étaient revenus de l'Inde riches comme des

Nababs ; et que des jurisconsultes, qui possédaient des domaines considérables dans le comté, avaient commencé leur carrière en portant des assignations pour les juges de paix de la ville et du voisinage.

Mais au milieu de ces chances futures de prospérité pour son petit-fils, ne pouvant prendre un parti par elle-même, elle résolut de consulter le maître. En conséquence, une après-midi, au moment où l'école venait de se fermer, elle fut chez lui, et le trouva occupé à prendre son thé, écoutant, avec un faible sourire qui perçait à travers ses traits, comme un rayon du soleil à travers une haie, une anecdote comique qui venait d'avoir lieu dans le village, et dont André lui faisait le récit en ce moment, assis à ses côtés comme société, et non comme invité au festin.

La petite chambre où ils étaient était sur le derrière de l'école, à côté de la porte. Dans un enfoncement on voyait un humble lit garni d'une couverture rayée et piquée, qui était retirée avec soin pendant la nuit, sa destination n'étant que pour servir d'ornement pendant le jour. Vis-à-vis la porte se trouvait un bureau d'acajou, ornement trop beau en comparaison du reste de l'ameublement ; et au-dessus était suspendu un miroir de Hollande, entouré de gravures représentant des oiseaux et des plantes. Le haut du bureau était couvert d'un tapis de damas, et garni de plusieurs livres proprement reliés : on y voyait aussi un grand gobelet à vin garni de Meurs, et une boîte à thé en acajou très-bien sculpté. La croisée était placée entre le bureau et le mur qui faisait face au lit : elle était divisée en quatre panneaux, et donnait sur un petit jardin garni d'arbres fruitiers et de superbes fleurs. Le bas de la croisée était occupé par un grand pot de fleurs contenant un géranium, et autour étaient disséminés, au hasard et sans ordre, plusieurs livres, une boîte à savonnette, un étui à rasoirs et une pierre à aiguiser. Vis-à-vis la fenêtre, et près de la porte, était une petite pendule en bois, qui se remontait tous les jours.

Le maître et André étaient assis entre la pendule et le coin de la chambre, lorsque la bonne grand'mère fit son apparition : aussitôt elle fut invitée à s'asseoir sur un fauteuil à bras angulaires, placé dans le coin opposé.

« Je suis venue, dit Martha, pour vous parler en ce moment d'André. Il est temps maintenant qu'il s'occupe un peu de ses propres intérêts ; il

touche à sa quinzième année : je voudrais lui voir prendre l'état qui pourrait le mieux lui convenir. »

M. Tannyhill prévoyant que la conversation aurait peut-être pour objet des détails qu'il ferait tout aussi bien de discuter en l'absence d'André, lui fit entendre qu'il ferait bien de se retirer.

« Allez, dit la grand'mère ; fermez la porte sur vous, et amusez-vous jusqu'à ce que le maître et moi soyons parvenus à nous entendre sur ce qu'il convient le mieux de faire pour vous. »

Notre héros, sur cette invitation, sortit aussitôt ; mais quoiqu'il eût tiré la porte sur lui, et l'eût fermée selon l'ordre qu'il en avait reçu, il eut soin de se placer dans la cuisine, tout près de cette même porte, qui y communiquait, et parvint, de cette manière, à entendre tout ce qui se disait dans la chambre voisine.

« Pauvre enfant ! dit Martha lorsqu'il fut sorti ; il n'est pas vigoureux, par conséquent peu propre aux ouvrages pénibles. Que pourrons-nous en faire, M. Tannyhill ? je viens vous demander votre avis. Je crois qu'il n'est pas assez favorisé de la grâce pour faire un digne ministre de l'évangile. En disant un seul mot à James Sinney, le pharmacien à Kilwinning, je le déciderais à le prendre chez lui, si vous pensez qu'il soit propre à cet état : si celui de jurisconsulte lui convient mieux, j'aurai les mêmes facilités pour le placer chez John Gledd, le sergent, cousin de sa mère, qui l'aime beaucoup. J'espère qu'André pourra réussir dans cette profession, lorsque surtout il s'agira de plaider la cause de ses amis ou de ses parents, parce qu'il a le cœur excellent. »

Le maître lui répondit que, de toutes les professions qui exigeaient de l'instruction, celle de jurisconsulte était celle qu'il croyait le mieux lui convenir, parce qu'avec du travail et du talent il pourrait s'élever à tout ; tandis qu'un ministre de l'évangile, s'il n'était pas protégé, fût-il aussi savant que Matthieu Henry lui-même, n'aurait pour se chauffer que du charbon froid.

Pendant que Martha était ainsi occupée à agiter, avec le maître d'école, des questions si importantes pour la destinée de son cher André, celui-ci écoutait tout, le cœur palpitant. En entendant parler de l'état ecclésiastique,

une sombre vision s'offrit à ses yeux et lui présenta l'image de Marie Cuninghame, en opposition avec l'intérieur d'une église et avec le souvenir des cinquante psaumes. Bientôt ces tableaux, qui s'étaient présentés à ses pensées, non sans lui causer une vive émotion, s'évanouirent, pour faire place à d'autres très-désagréables, qui lui représentaient la boutique d'un apothicaire avec tous ses accessoires, tels que les mortiers, le pilon, les plantes jaunes et vertes de toutes espèces, et les reptiles en bouteille : tous objets avec lesquels le nom de James Sinney, le pharmacien, était associé. Les chances qu'il prévoyait pour parvenir aux honneurs et à la fortune dans l'état de jurisconsulte, en l'exerçant avec zèle et prudence, déterminèrent son choix. En conséquence, il mit un terme à la consultation, en ouvrant la porte et disant en même temps : « Je me décide pour John Gledd, grand'mère. »

CHAPITRE VII.

Préparatifs.

IL existe dans le monde peu de choses plus faites pour étonner le philosophe observateur, que l'exiguité des moyens dont peut disposer la classe honnête et indigente des Ecossais, qui, avec un cœur jovial, des bras vigoureux, et un caractère ferme et constant, bravent les maux de la vie, avec ce qu'ils appellent une petite famille, c'est-à-dire au moins une demi-douzaine d'enfans. Mais leur sort, en général, est un état d'opulence, en comparaison du let qui était échu à la vieille femme Martha Docken, dans la loterie de la vie humaine. Cependant elle appartenait à une classe honnête, qui aurait vivement repoussé les dons de la charité de cette noblesse que son pays considère avec orgueil, et que nous espérons être toujours, à l'avenir, envisagée de la même manière, malgré tous les progrès de l'agriculture, des manufactures et du commerce.

Aussitôt qu'il eut été arrêté, dans le petit comité, qu'André serait envoyé chez John Gledd l'écrivain, pour y apprendre les lois, sa grand-mère eut à réfléchir sur plusieurs considérations de la plus haute importance. D'abord John demeurait à Kilwinning, ville éloignée de trois lieues de Stoneyholm ; en second lieu, André, devenu élève de procureur, devait être mieux vêtu qu'auparavant, quoique Martha l'assurât souvent qu'on n'en valait pas un schelling de plus, lorsqu'on était mieux habillé que cela n'arrivait ordinairement. Prévoyant depuis long-temps la possibilité de ce qui arrivait

en ce moment, Martha avait soigneusement conservé les habits de nocés de son père ; mais pour les faire servir à son arrière-petit-fils, il était indispensable de leur faire subir de grands changements. Il fut tenu, à cet égard, une consultation avec Thomas Steeck, le tailleur, dont le résultat fut qu'au jour indiqué Thomas et son intéressante moitié arriveraient de grand matin à la porte du cotage, avec tous les outils nécessaires pour y exercer leur profession avec honneur. Le tailleur, boiteux, la jambe repliée, et se servant d'une béquille, portait ses grands ciseaux de la main gauche ; et sa femme Jack, petite créature toute ronde, le suivait avec le carreau. Par leurs soins et leurs talents réunis, André fut équipé convenablement pour occuper sa place au pupitre de John Gledd. Celui-ci, sur la première demande qui lui en avait été faite, avait consenti à alléger Martha du fardeau de l'enfant ; car tout brusque qu'il était dans l'exercice des fonctions sévères de capturer ou de saisir les débiteurs récalcitrants, il avait néanmoins cet esprit de charité et de cordialité d'un pauvre homme envers ses compagnons de misère. Il était toujours prêt, autant que ses faibles moyens le lui permettaient, à aider un voisin qui réclamait son secours. Le jour fixé pour l'entrée de notre héros dans le monde, en débutant par la ville de Kilwinning, fut le lundi 1.^{er} de mai ; le dimanche qui précéda, il parut à l'église avec son nouvel habillement.

Ainsi que le jeune oiseau se balance sur son nid, et ne se sert qu'avec timidité et répugnance des ailes dont il n'a point encore fait usage, l'imagination de l'écolier, au moment de quitter pour la première fois le toit paternel, se reporta sur les scènes de son enfance, et sur mille petits objets que, jusqu'alors, il n'aurait jamais pu croire être de quelque prix pour lui. Dans la soirée calme et paisible du samedi, ce sentiment domina dans le sein de notre jeune aventurier, de manière que le maître l'ayant invité à prendre du thé avec lui, pour lui donner un témoignage d'estime et de considération, il refusa, en disant : « Je suis très-sensible à votre offre, Monsieur ; mais je viens en ce moment de former le projet d'aller visiter encore une fois le parc de Craiglands. »

Le bon et sensible Tannyhill fut si touché du motif qui avait dicté son refus, qu'il ne répondit rien, mais suivit André des yeux, et le vit se diriger

vers les champs.

« Cet enfant ; dit-il à un de ses voisins qui entrait chez lui en ce moment, a plus de mérite que nous ne lui en avons accordé : je ne serais pas étonné d'apprendre un jour qu'il est devenu un personnage important. »

André, après avoir quitté son maître, alla dans les plantations de Craiglands, se dirigeant le long du sentier qui passait au-dessous du mur du jardin dépendant de la maison seigneuriale, et continua de le suivre jusqu'à ce qu'il fût entré dans les limites du domaine.

Chaque chose, à Craiglands, servait à faire connaître le caractère du laird. La maison était vaste et bâtie à différentes reprises. Environ quatre-vingts ans auparavant, elle avait reçu une addition considérable, de manière à faire de l'extrémité de la maison primitive la principale façade de l'édifice restauré ; ce qui obligea d'abattre une très-belle avenue de platanes antiques qui se trouvaient alors sur le côté, et on en planta une autre vis-à-vis la nouvelle façade, répondant à un terrain qui, dans des temps plus heureux, avait été un parterre clos, ou jardin à fleurs, entouré, à hauteur d'appui, d'un mur de pierre de taille, soutenu, de distance en distance, par des colonnes carrées qui paraissaient avoir été sculptées avec soin. Mais tout cela était dans le plus mauvais état. Le parterre était rempli de chardons et de mauvaises herbes ; de fortes touffes d'orties et de ronces remplissaient les angles, et s'élevaient à une très-grande hauteur ; les pommes des pins qui couronnaient plusieurs des piliers étaient éparses sur la terre, où elles étaient tombées par vétusté ou faute d'entretien ; les baquets à savonner, le charbon, étaient entassés contre la maison, même jusque sous la fenêtre de la salle à manger. Mais si les murs et les terres environnantes étaient négligées, les bois souffraient peu de l'insouciance du maître : les arbres, livrés à eux-mêmes, avaient crû prodigieusement, en prenant des formes pittoresques. Très-heureusement pour les admirateurs de ces beaux lieux, mais plus encore pour celui qui devait en hériter, le laird n'aurait pas souffert qu'on y touchât ; aussi les bois de Craiglands étaient-ils comptés au nombre des plus beaux de l'Ecosse.

En parcourant seul les routes sombres de ces anciennes avenues, les espérances de la jeune imagination d'André prirent un peu de la teinte

rembrunie que recevait graduellement le paysage qui s'offrait devant lui, à mesure que le crépuscule du soir s'évanouissait. Il n'était encore, à la vérité, qu'un enfant, mais il touchait à cette époque de la vie où toutes les affections du cœur, jusqu'alors si calmes et si douces, commencent à se changer en passions. Depuis quelque temps, ses camarades de classe s'étant successivement éloignés, il était en quelque sorte demeuré isolé dans le village, situation très-propre à développer sa sensibilité pour les beautés de la nature,

A l'extrémité de l'avenue coulait un petit ruisseau, sur lequel, dans des temps plus heureux, on avait jeté un pont de bois : mais, depuis longues années, il n'existait plus ; une ample planche le remplaçait. André s'assit sur cette planche, et s'amusa à remuer les cailloux qui étaient au fond du canal. En ce moment Marie Cuninghame, qui venait de se promener avec une servante de la maison, passa dans ces lieux en s'en retournant chez elle, et l'aperçut. Alors, s'avançant doucement derrière lui, elle lui couvrit tout-à-coup les yeux de ses jolies mains. « Est-ce vous Marie ? » s'écria-t-il par instinct. La vive et jeune fille, retirant ses mains, commença à rire et à le plaisanter sur son nouveau costume.

« Vous pouvez ce soir, Marie, vous amuser à mes dépens, mais bientôt ce ne sera plus en votre pouvoir, » lui dit André.

« Comment ! s'écria Mary ; sérieusement allez-vous donc partir ? »

« Je suis engagé pour travailler dès demain matin chez John Gledd, à Kilwinning. »

« Et qu'allez-vous faire chez lui, Weelie ? »

« J'espère commencer ainsi à faire ma fortune. »

En cet instant la servante, qui les avait joints, commença à plaisanter, en disant : « Alors il reviendra pour vous épouser, miss Marie. »

« Ah ! plutôt à Dieu que cela arrivât, » dit celle-ci.

Nous ne pouvons prévoir quelle eût été la suite d'un entretien qui débutait si bien, s'il n'eût été interrompu par la voix aiguë de miss Mizzy, qui se faisait entendre du jardin. « Marie, où êtes-vous ? venez à la maison, et prenez sur-le-champ votre livre. » A ce redoutable appel, Marie disparut

comme une ombre, suivie de la servante, et André, se levant de dessus le pont, retourna au cotage de sa grand'mère.

CHAPITRE VIII.

Changement.

Bientôt après ce léger événement, le bail d'une des fermes de Craiglands expira, et l'augmentation du revenu qui résulta pour le laird, de son renouvellement, autorisa victorieusement miss Mizzy, sa sœur, à insister vivement auprès de lui, pour qu'il envoyât sur-le-champ Marie, ainsi qu'il en avait d'abord eu le projet, dans une pension à Edimbourg, pour y achever son éducation, apprendre à connaître les usages du monde, coudre une pièce de satin, et jouer de l'épinette, talens indispensables, à cette époque, pour la fille d'un laird du Ayrshire ; et il n'est pas à notre connaissance que, depuis ces temps, on ait fait aucune addition essentielle à ces talens, regardés alors comme les seules bases d'une bonne éducation.

D'après ses dispositions, André ne vit plus Marie pendant tout le temps de son apprentissage chez le sergent. Dans cet intervalle, son assiduité à son pupitre fut tout-à-fait exemplaire, ainsi que sa constante détermination d'apprendre à fond tout ce qui était relatif à la connaissance des lois, si l'on pouvait toutefois appeler ainsi ce qui consistait simplement à copier avec exactitude ce verbiage tortueux et prolixe que l'on prétend être plus clair que le langage du sens commun. Il se distinguait aussi des jeunes gens de son âge par la préférence qu'il donnait à la conversation des vieillards d'un caractère singulier et original. Il lui importait peu que les personnes avec lesquelles il passait ses heures de loisir fussent connues par la douceur de

leur caractère et leur instruction ; il lui suffisait qu'elles parlassent avec esprit, et que leur conversation roulât sur des choses extraordinaires.

Il survint néanmoins un événement qui changea sa situation. John Gledd eut une attaque d'apoplexie : il fut obligé de renoncer aux affaires, ce qui laissa André sans état et sans occupation. Il avait cependant commencé à prendre quelque confiance dans ses propres moyens, et cette circonstance l'affligea bien moins pour son propre compte qu'en raison de l'intérêt qu'il portait à son maître. Déjà il s'apercevait, à cette époque, que Kilwinning n'était pas précisément le lieu le plus convenable pour atteindre au haut degré de fortune et de réputation auquel il aspirait.

Par conséquent la maladie de John Gledd exerça la plus grande influence sur son sort. D'abord il se proposa, attendu qu'il écrivait très-bien et très-vite, d'essayer d'obtenir une place dans la chambre des clercs d'Irwinc ou Ayr d'où, comme les autres débutans, il pourrait émigrer pour quelque temps, lorsqu'il s'en présenterait une occasion favorable, pour ensuite revenir à Kilwinning, et essayer de se former des pratiques parmi les cliens de son ancien maître. Mais après de nombreuses et mures délibérations, il fut arrêté, entre lui et sa grand'mère, qu'il chercherait

éprouver son bonheur à Londres, cette le grande et fangeuse cité.

Cette détermination, en apparence singulière et hasardée, fut inspirée à Martha par le grand et heureux succès qu'avait obtenu, dans cette même capitale, une de ses nièces, qui y était établie. Cette jeune femme avait suivi dans la métropole la famille d'Eglisam, en qualité de servante, et avait eu le bonheur de gagner les affections de M. Ipsey, vieux solliciteur de haute réputation, qui avait les liaisons les plus importantes. Voyant qu'il ne pouvait pas réussir auprès d'elle à des conditions plus faciles, il eut le bon sens de l'épouser. Il n'exista point entre Martha et sa parente de commerce épistolaire ; mais de temps en temps elles recevaient des nouvelles l'une de l'autre, et la vieille femme se réjouit sincèrement de la prospérité de sa nièce, sans penser, jusqu'au malheur de John Gledd, qu'elle pût être de quelque utilité à son petit-fils. Cet événement, néanmoins, dirigea ses pensées vers mistriss Ipsey : il fut arrêté d'invoquer son influence auprès de son mari, en faveur de notre héros. En conséquence, André écrivit une lettre

conforme à cette délibération : le courrier, à son retour, apporta une réponse aussi amicale que sensée, également honorable aux sentimens de mistriss Ipsey, comme Ecossaise, qu'à la générosité de son mari, comme Anglais. Elle instruisait Martha que M. Ipsey était retiré depuis long-temps des affaires, mais que son successeur, M. Wellum, recevrait avec plaisir André, si toutefois son projet était de venir à Londres ; et comme il était probable que les préparatifs du voyage entraîneraient une dépense trop forte pour les moyens de sa tante, elle mettait dans sa lettre un bancknote de vingt livres sterling, non comme don, mais à titre de prêt, qu'André rembourserait quand ses moyens le lui permettraient.

La réception de cette lettre, des plus affectueuses, fut un heureux augure, que chacun des habitans de Stoneyholm regarda comme le présage certain de la fortune future d'André. Personne n'en éprouva plus de plaisir que le maître, à qui notre héros eut soin d'apprendre le premier le bonheur qui venait de lui arriver.

« Je me réjouis de cette nouvelle, dit le bon et affectionné Tannyhill ; mais en cette occasion, comme dans toute autre, évitez avec soin de vous laisser éblouir par la prospérité, ou abattre par le malheur. Formez dans votre esprit un plan honnête et honorable ; dirigez ensuite vers ce but tous vos efforts et tous vos moyens. En agissant ainsi, non-seulement vous avancerez rapidement dans la carrière, mais votre marche sera stable, et vous attirera des égards, quoique vos progrès soient lents. Mon cher enfant, ne considérez pas les richesses comme le seul but vers lequel vous devez tendre, mais employez tous les moyens qui seront en votre pouvoir pour vous rendre agréable à celui qui peut tout, qui, par cette faveur signalée, vous prouve qu'il vous en croit digne, et qu'il compte que vous continuerez, de plus en plus, à mériter ses bontés et sa protection. »

André sentit toute l'utilité et la sagesse de cet avis : il lui fit d'autant plus d'impression, qu'il était parfaitement en harmonie avec le cours habituel de ses réflexions ; car, sans être un sir Isaac Newton pour raisonner, dans son enfance, aussi bien que le faisait ce philosophe si précocce, qui méditait, à cet âge, sur les causes qui avaient donné lieu à la chute d'une pomme, il avait cependant un caractère à lui, et s'était même déjà tracé, quoique aussi

jeune, un plan de vie et de conduite dans lequel il prit la ferme résolution de persévérer.

CHAPITRE IX.

Dispositions.

LA paroisse de Stoneyholm, à l'époque du départ d'André, était, sous quelque rapport, moins bien partagée, quant à son pasteur, que Dalmailing, qui lui était contigu, et dont l'humble et pieux M. Balwider était le desservant. Le révérend docteur Dozadeal était un ecclésiastique élevé dans une grande ville : il avait été instituteur dans la famille d'un avocat d'Edimbourg, aussi était-il devenu beaucoup plus poli, mais moins affectueux et charitable que ne le sont ordinairement les ministres natifs de l'église écossaise.

Ses paroles étaient toujours graves, mais sans onction ; ses sentences étaient des apophtegmes qu'il voulait faire passer pour les oracles de la sagesse. Il préférait les dîners somptueux des héritiers au lit de douleur des membres les plus obscurs de son troupeau. Il s'occupait aussi beaucoup de son avancement dans le monde : on assurait qu'il n'avait accepté la cure de sa paroisse que dans l'espoir d'en obtenir bientôt une autre plus considérable, qui convenait mieux à son genre de vie. Il ne prenait aucuns soins pour gagner la bienveillance de ses paroissiens, et n'en connaissait aucuns par leur nom ; ils l'importunaient rarement en lui confiant leurs légers chagrins et leurs sollicitudes, dont l'adoucissement, par de charitables consolations et des avis éclairés, est peut-être le devoir le plus essentiel, en même temps le plus agréable à remplir pour un pasteur

pénétré, comme il doit l'être, de l'importance de ses fonctions. Cependant, sous le rapport de sa conduite et des procédés, il était irréprochable, et le respect avec lequel les paysans écossais ont l'habitude de considérer leurs ministres, lui assurait toute la déférence extérieure que le peuple conserve encore généralement pour des fonctions que la religion, la tradition et l'esprit national, s'accordent à considérer comme les plus respectables de toutes celles dont un homme puisse être investi.

Un ministre tel que le docteur Dozadeal n'était pas fait pour plaire à notre héros, d'après les dispositions particulières de son esprit. L'air de dignité que le docteur avait toujours grand soin de prendre ne convenait pas à André, assez clairvoyant pour découvrir, sous le manteau solennel de son importance, un esprit superficiel et mondain, dépourvu de tout ce que pouvait commander un respect plus profond que celui dû à son caractère.

Ainsi donc, au lieu d'être pénétré des sentimens de crainte et d'admiration, que le docteur cherchait à inspirer dans toutes ces occasions, et qu'il obtenait, à la vérité, quelquefois d'un petit nombre de ses paroissiens, André avait pris l'habitude, même avant d'aller chez John Gledd, de se moquer de son air majestueux ; ses dispositions irrévérentes n'avaient pas diminué au moment où il se prépara à partir pour Londres. Cependant sa grand'mère regarda comme convenable qu'il fût au docteur, avant son départ, une visite de cérémonie, pour recevoir ses avis, selon la vieille coutume, qui avait prévalu de temps immémorial, et qui sera toujours conservée tant que la bonne harmonie sera maintenue entre le ministre et les paroissiens, comme elle doit l'être entre des individus pénétrés de leurs devoirs réciproques. Quant au docteur, il aurait peut-être, en cette occasion, désiré autant que notre héros d'être dispensé de cet ancien usage, si du moins nous pouvons en juger par le résultat.

André se dirigea lentement et avec répugnance vers la demeure du ministre. Lorsqu'il demanda à lui parler, on le conduisit dans le parloir, où le pasteur, assis à une table, reposait d'un léger sommeil dans son fauteuil à bras : un ouvrage nouveau, dont il n'y avait que quelques feuillets de coupés, était placé devant lui, et un couteau d'ivoire, qui était tombé de ses mains, était ses pieds.

Il pouvait avoir cinquante ans. Son physique tendait à l'embonpoint. Il y avait dans l'ensemble de ses manières un air d'apathie et d'indolence qui paraissait résulter plutôt de l'habitude que de ses dispositions naturelles.

Il était peu proprement vêtu, comme le sont en général, dans l'après-dînée, les ministres de la campagne. Ses culottes étaient à moitié boutonnées et ses bas tombés ; ses souliers, qui n'étaient point entièrement chaussés, lui servaient de pantoufles ; sa cravatte était défaits et sale : tout son extérieur annonçait un homme peu disposé à se voir dérangé par des visites.

André, en entrant, fit une inclination de tête, se tint debout pendant une minute, tournant son chapeau dans sa main, regardant les murs et le plafond, et jetant, par intervalle, un regard sur le docteur, qui, éveillé par son entrée, paraissait être dans l'attente de quelque communication. Voyant néanmoins qu'André n'était pas disposé à prendre l'initiative, le docteur dit : « A merveille, mon enfant ; mais qu'avez-vous à me dire ? »

« Ma grand'mère m'envoie ici pour vous apprendre que je vais à Londres, étudier les lois, » fut la réponse, prononcée, mais non adressée au ministre ; car, pendant qu'elle se faisait, l'orateur avait les yeux fixés sur le cadran d'une montre qui était suspendue au-dessus du manteau de la cheminée.

« Quand partez-vous ? » demanda le docteur.

« Aussitôt que ma grand'mère aura achevé de préparer tous mes effets, » dit André, avec le même air de négligence et de mauvaise grâce. Le pasteur l'invita alors à s'asseoir : André se plaça sur la chaise qui était la plus près de la porte.

« J'espère, dit le ministre, que vous ferez tous vos efforts pour satisfaire ceux qui vous emploieront. »

« Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour cela. »

« Vous devez vous appliquer à acquérir des manières respectueuses et à vous conduire convenablement vis-à-vis de vos supérieurs. » André ne répondit rien ; mais levant les yeux, qu'il avait baissés en s'asseyant, il regarda un moment le docteur, qui continua : « Car vous devez souvent

avoir entendu dire que les succès d'un homme dans le monde dépendent presque toujours de la manière dont il y débute. »

« Je savais très-bien cela, dit André, du ton le plus indifférent : ce sont les premières lignes que notre maître nous a données à copier, lorsqu'il a commencé à nous apprendre à écrire. »

Le maintien du docteur fut un peu déconcerté par cette réponse, non-seulement d'après les mots dont elle se composait, mais encore parla manière dont elle avait été prononcée ; et il reprit, d'un ton qui approchait de la sévérité :

« J'ai entendu dire que vous aviez des amis disposés à vous protéger à Londres : en cela je vous regarde comme fort heureux, car je crains, jeune homme, que vous n'ayez besoin d'user de toute leur bienveillance. »

Les joues d'André se colorèrent un moment à cette observations : il lança de nouveau un regard en-dessous au docteur, qui continua à parler d'une voix qui prenait graduellement l'accent d'une réprimande.

« Jusqu'ici vous n'avez atteint que le seuil de l'entrée du monde, et vous ne connaissez encore aucun des obstacles en tout genre qui vous y attendent : vous allez maintenant reconnaître que le genre humain est, en général, peu serviable, peu obligeant, et que, sous ce rapport, les habitants de Londres diffèrent totalement de vos rustiques amis de Stoneyholm. Là vous verrez le riche et le puissant jeter sur le pauvre un regard dédaigneux, et obstruer toutes les voies par lesquelles de nouveaux candidats cherchent à partager avec eux les faveurs de la fortune. »

Je ferai en sorte de ne pas éprouver le même sort, et de me glisser entre leurs jambes, pour arriver plus tôt, » dit André, interrompant l'orateur, avec un air d'indifférence qui déconcerta un peu le révérend docteur. Il prit alors le livre qui était sur la table, et dit, d'un ton qui équivalait à un congé.

« Je vous désire, jeune homme, toute espèce de succès : puissent les bénédictions du ciel faire prospérer toutes vos entreprises. »

« Je suis très-reconnaissant de vos souhaits obligeants, » dit André sèchement : ouvrant la porte en même temps, il inclina la tête, aussi négligemment qu'il l'avait fait à son entrée, et se retira aussitôt.

« Que vous a dit le ministre ? » demanda Martha, quand André revint au logis, un peu rêveur.

« Je crois qu'il m'a donné sa bénédiction, répondit André : il ne m'a rien dit de bien encourageant sur les succès que je pourrais avoir à Londres ; heureusement que cela ne m'a pas intimidé ni dégoûté de mon voyage. »

Pendant le peu de jours qu'il eut encore à demeurer à Stoneholm, il parut de plus en plus attaché à tous ses voisins et amis, et avoir un regret sincère de les quitter ; ce qui lui fit beaucoup d'honneux yeux de tous les paroissiens, qui n'attendaient pas autant de sensibilité dans un âge aussi tendre et dans un jeune homme qui n'habitait pas le pays depuis longtemps. Le soir qui précéda immédiatement le moment de son départ, un grand nombre d'enfants de fermiers, qui avaient été à l'école avec lui, vinrent le voir et lui faire leurs adieux : une petite danse termina la visite. Il parut extrêmement satisfait de cette marque d'amitié et d'attention, qu'il reçut cependant avec un certain air de dignité qui confirma quelques-uns des spectateurs, qui l'observaient en silence, dans l'opinion qu'ils avaient déjà des brillantes destinées auxquelles il était appelé.

CHAPITRE X.

Départ.

LE matin où notre héros devait dire adieu à son pays natal, il était éveillé et debout avant l'alouette. C'était au commencement de l'été ; le temps était beau et serein. La fumée s'élevant de la cheminée de sa grand'mère, en forme de colonne, s'arrêta au-dessus, comme un arbre élevé dont les branches touffues s'étendent en couvrant un grande espace. La bonne grand'mère était en mouvement long-temps auparavant qu'aucun symptôme d'activité se manifestât dans les autres cotages du hameau, parce que le messenger de Glasgow devait passer a la pointe du jour, et qu'André était prévenu de se tenir prêt pour partir avec lui à cette heure. Lorsque le messenger s'arrêta pour l'appeler, il sortit sur-le-champ, seul avec sa petite malle sur son épaule ; la porte se ferma aussitôt derrière lui, et personne ne put voir Martha que long-temps après son départ. Le maître d'école, qui avait été accompagner André une partie du chemin, fut le premier à lui rendre visite : il la trouva assise, la bible sur ses genoux, nettoyant ses lunettes. On voyait sur les pages du livre sacré des gouttes d'eau qui annonçaient que ses yeux avaient versé des larmes.

En avançant sur le grand chemin, André trouva plusieurs des jeunes gens qui avaient passé avec lui la soirée précédente ; ils l'attendaient pour lui faire leurs derniers adieux et lui souhaiter toute espèce de succès. Mais la voiture eut bientôt dépassé les limites du cercle qui contenait ses camarades, et atteignit l'extrémité d'une élévation où le grand chemin passant derrière les montagnes, Stoneyholm ainsi que les terres et les

champs de Craiglands, disparurent à sa vue. En cet endroit notre jeune aventurier se retourna, et jeta un regard en arrière : aucun sinistre pressentiment ne vint alors diminuer ses espérances ; au contraire les souvenirs les plus agréables lui rendirent cette perspective attrayante.

Il continua ensuite, pendant quelque temps, à se tenir en silence derrière le messager. Il paraît qu'il ne se passa rien de capable de fixer son attention pendant le reste de son voyage jusqu'à Glasgow.

Dans cette ville il fut conduit chez son parent M. Treddle, le manufacturier. Il était environ trois heures lorsqu'il y arriva : il fut parfaitement reçu par ce digne négociant et sa bonne ménagère, qui réunirent aussitôt plusieurs de leurs voisins pour prendre le thé avec le jeune voyageur, qui se conduisit de manière à leur donner la meilleure idée de lui.

Le lendemain, ainsi qu'il l'a depuis raconté lui-même, il monta sur le haut d'un chariot d'Edimbourg, et au temps fixé il arriva dans l'après-dînée à Linlithgow, où les conducteurs de chariot s'arrêtrèrent. Linlithgow, pour ses bains, et Glasgow, pour ses cloches, est un proverbe connu à presque tous les écoliers écossais. André était profondément versé dans toutes ces traditions, qui exaltent à un si haut point le patriotisme de ses compatriotes, que, même dans un âge mûr, on trouve rarement un Ecossais qui, malgré que l'expérience et les voyages démontrent le contraire, ne soutienne que son pays natal possède les plus beaux monumens que l'on puisse désirer de voir et d'admirer. Cette partialité outrée formait une partie essentielle du caractère d'André. C'est dans ces dispositions qu'il contemplait, avec un sentiment d'admiration mêlé de regrets, les ruines des palais et les fontaines dévastées qui avaient donné naissance à l'axiome cité. Linlithgow, dans ses beaux jours, était le Versailles de l'Ecosse, et assurément ce n'est pas peu dire. La Cour, qui y faisait sa résidence avant la réformation, était, à cette époque, considérée avec raison comme une des plus brillantes de l'Europe. Holyrood et Stirling sont plus célèbres aux yeux de plusieurs personnes, par le souvenir des conspirations atroces, des aventures périlleuses, dont ces villes ont, à cette époque, été souvent le théâtre ; mais les exploits de

chevalerie, les lais d'amour et les chants des ménestrels, font toujours partie des souvenirs attachés à Linlithgow.

Tandis qu'André errait autour des limites du palais, une vieille femme, qui vint à passer en ce moment, tenant à la main une grosse clef, à laquelle était attachée une beaucoup plus petite, dit : « Holà ! petit garçon, voulez-vous voir les fauteuils du roi et de la reine ? » Cette tentation était trop forte pour qu'André pût y résister ; mais avant d'y succomber il demanda combien il lui en coûterait pour voir tout cela.

« Deux schellings, » répondit la vieille femme.

« Je ne vous en donnerai qu'un, dit André ; et comme je vais bientôt partir, si vous me refusez, vous ne retrouverez plus cette occasion. »

Après une légère altercation, il fut admis, et s'assit dans le même fauteuil où le vaillant et malheureux James de Stodenfield entendait la messe. Il examina aussi, avec une foi aussi sincère dans la vérité de cette histoire qu'un enfant de cet âge pouvait en avoir, la chapelle où l'apparition de saint André avertit le roi de la funeste issue de cette fatale campagne que les muses d'Ecosse n'ont jamais cessé de déplorer depuis.

CHAPITRE XI.

Edimbourg.

LES sentimens que les derniers vestiges de la grandeur royale à Linlithgow avaient éveillés dans le cœur de notre héros, devinrent bien plus vifs encore lorsque, le lendemain, de bonne heure, il aperçut le château d'Edimbourg, s'élevant au-dessus des brouillards qui entouraient les rochers qui lui servaient de base. Mais au lieu de céder à sa curiosité, aussitôt qu'il fut arrivé au logement du conducteur du chariot, il prit un commissionnaire pour porter sa malle et le conduire à Leith, où il devait s'embarquer le même jour pour Londres. Heureusement le bâtiment ne devait partir que le soir, ce qui lui laissa la liberté de disposer de plusieurs heures pour examiner les curiosités de la ville. Le porteur qui s'était chargé de sa malle, apprenant ses intentions, lui offrit ses services ; ils furent refusés, pour deux raisons : la première parce qu'il voudrait certainement être payé de sa peine, la seconde parce que c'était un montagnard qui regardait Maculhum Mons comme un homme bien plus important que le célèbre Nabuchodonosor.

Connaissant déjà l'esprit délié de notre héros, nous ne devons pas craindre qu'il se soit trouvé beaucoup embarrassé de ce refus, au sujet duquel nous avons fidèlement cité ses propres expressions, avec toute la véracité d'un historien. Mais en visitant les différentes parties de l'ancienne ville, le château et la maison de Holyrood, il s'égara quelquefois. Comme les enfans d'Edimbourg ne sont pas moins enclins à faire des espiégleries que leurs contemporains des autres pays, on ne répondait pas toujours à ses

questions avec une stricte véracité, ou avec le désir sincère de le voir ne pas s'égarer de sa route. Il parvint cependant à voir tout ce qu'il y avait d'objets remarquables : après s'être satisfait sous ce rapport, il dîna économiquement, en prenant son repas pendant qu'il marchait.

Au moment où il devenait nécessaire qu'il retournât à Leith, il rencontra deux dames : l'une était une jeune personne à la taille élevée, élégante et élancée, qui avait une tournure des plus à la mode ; l'autre, beaucoup plus âgée, et d'un maintien infiniment plus composé. C'était Marie Cuningham et une des institutrices de la pension où elle était depuis si long-temps.

« Weelie ! s'écria Marie avec un air de satisfaction, aussitôt qu'elle l'aperçut ; comment vous trouvez-vous ici ? »

André, pendant un instant, fut étonné au dernier point de se voir ainsi interpellé par une lady aussi jeune et aussi agréable ; mais la reconnaissant bientôt, il revint-à lui, et dit, dans son langage familier : « Je suis venu de Stoneyholm à Glasgow sur la voiture de Johnny Gotlera, et depuis là sur le chariot d'Edimbourg. »

« Avez-vous jamais vu un pareil original ? dit Marie en riant aux éclats, et se tournant du côté de l'institutrice. Pourriez-vous encore répéter vos cinquante psaumes, Weelie ? »

« Peut-être le pourrais-je, si vous vouliez encore m'entendre, répondit-il, quoique cela ne soit pas très-intéressant. »

Marie ne fit point à cela de réponse directe, et dit seulement : « Qu'êtes-vous venu faire à Edimbourg ? »

C'est mon chemin pour aller à Londres. »

« A Londres ! Weelie, s'écria Marie étonnée : ensuite elle ajouta vivement : « Ainsi vous avez fait fortune à Kilwinning ? »

André rougit et chercha sa réponse.

« Miss Cuningham, dit l'institutrice, intervenant dans l'entretien, une pareille conversation est très-inconvenante. »

A ces mots il se séparèrent. Marie continuait à rire, tandis qu'André, très-satisfait de cette rencontre, marchait dans le sens opposé. Quand il eut fait environ trente pas, il s'arrêta et regarda en arrière ; Marie en fit autant de son côté, et l'apercevant, baisa sa main gaîment, en signe d'amitié.

André fut très-ému, à la vue des charmes de Marie, si avantageusement développés depuis qu'il ne l'avait vue, et de l'élégance de ses manières : il fut aussi très-sensible au souvenir qu'elle paraissait si vivement conserver des principaux incidens dont le tableau était si fortement associé dans son âme avec l'image de son amie. Il ne lui parut point non plus que le dédain ou le mépris vinssent se mêler à ses plaisanteries ; au contraire, elles portaient l'empreinte d'une affection qu'une jeune personne de dix-sept ans ne pouvait éprouver qu'avec un mélange d'espérance et de plaisir. Le cœur content, il poursuivit, d'un pas léger, sa marche vers Leith, où il fut s'embarquer à bord du vaisseau qui était pour lui la barque du destin.

Pendant les deux premiers jours après son départ de Leith, il fut si fort attaqué du mal de mer, qu'il n'avait pas même la force de lever la tête ; mais il y avait quelque chose de si original dans la manière dont il supportait ses souffrances, qu'il amusait et intéressait à la fois les autres passagers. Ils jugèrent bien, en le voyant, que ce n'était qu'un simple enfant de village : mais le sang-froid qu'il montra dans les intervalles de sa maladie, prouvait que, quoique vêtu de bure grise, il n'était pas entièrement de l'étoffe des paysans. Il ne prit cependant point de part à la conversation : l'opinion qu'il sut donner de sa finesse et de sa sagacité ne put être formée que sur ses regards, ainsi que sur la manière dont il s'acquittait des petites fonctions qui lui étaient confiées.

Le jour avant que le vaisseau n'atteignit les bord de la Tamise, sa maladie avait si fort diminué, qu'il commença à égayer ses compagnons de voyage, et il ne se passa pas beaucoup de temps sans qu'il trouvât une occasion favorable de développer l'originalité de son caractère.

Il y avait parmi les passagers un jeune homme bien mis, qui avait été étudiant à l'université d'Edimbourg, ridicule dans ses habillemens, roide et apprêté dans ses manières, ennuyant tous les passagers ; en sorte qu'il déplaisait généralement : cependant il paraissait aussi satisfait de lui-même que s'il n'avait eu aucun ridicule en partage. André s'aperçut de la manière dont il était vu, et se rangeant de l'avis de tous les autres, relativement à cet infortuné modèle de délicatesse et de modestie, lui adressa la parole, au

moment où toute la société, par suite d'une averse, était assise autour d'une table, dans la chambre intérieure.

« Je pensais en ce moment, dit-il avec gravité, mais en même temps regardant autour de la table d'un air railleur, que je vous avais vu avant cette époque, et que vous aviez eu plusieurs fois une oie rôtie pour votre dîner. N'avez-vous pas été apprentis chez Thomas Steeck, le tailleur de notre paroisse ? »

L'étudiant parut confondu ; mais il s'éleva aussitôt un rire universel, et il repoussa avec la plus véhémence indignation cet assaut donné à sa noble origine.

« Je ne vois pas, dit André, pourquoi vous rougiriez de votre profession ; les apprentis qui travaillaient avec vous convenaient tous que vous étiez au moins aussi habile qu'eux à manier l'aiguille, et que, toutes les fois qu'il s'agissait de manger la soupe, vous étiez toujours celui qui enfoncez le plus votre cuillère dans la soupière. »

Le malheureux jeune fat était pétrifié ; tout le monde, excepté lui, s'aperçut du tour que voulait lui jouer le petit campagnard, et attendait, dans le silence de la curiosité, l'issue de cette lutte. A la fin l'étudiant, incapable de contenir plus long-temps sa rage, menaça de tuer sur la place André, qui répondit avec la plus grande nonchalance :

« Vous feriez mieux de ne pas le tenter, car si vous essayez de me frapper, je prouverai que vous êtes tailleur, et que la nature vous a destiné pour cet état, en vous faisant des jambes si longues que, si vous ne les croisissez pas sous vous une grande partie de la journée, vous ne sauriez qu'en faire ; et vos doigts sont si minces, qu'ils ne peuvent absolument servir qu'à manier l'aiguille. »

L'étudiant, à travers sa fatuité, n'était pas dépourvu de bon sens, et ces dernières phrases lui faisant enfin soupçonner qu'André ne parlait point sérieusement, et n'avait eu pour objet que d'amuser la compagnie à ses dépens, voulut essayer de mettre les railleurs de son côté : mais ce fut inutilement ; il n'était pas de force, en ce genre, à lutter avec notre héros, qui, avant la fin de la traversée, avait tellement gagné dans l'opinion de ses compagnons de voyage, qu'ils pensèrent tous unanimement qu'il était fait

pour avoir les plus grands succès à Londres, malgré sa petite figure maussade et la simplicité originale de ses manières.

CHAPITRE XII.

Londres.

AUSSITÔT qu'il fut arrivé à Londres, notre héros fut conduit chez sa parente mistriss Ipsey ; ayant reçu d'elle une note pour M. Wellum, chez qui son mari lui avait procuré une place, il partit aussitôt pour aller la lui remettre. C'était beaucoup présumer de ses moyens, pour un aussi nouveau débarqué dans cette immense cité, de tenter, dès le premier jour, d'y trouver son chemin, n'ayant pour tout ange gardien qu'une bonne langue écossaise. Il est facile de prévoir ce qui résulta de cette présomption : il s'égara, et après avoir long-temps erré dans le labyrinthe d'une infinité de rues, il arriva dans Mary-le-Bon, cherchant partout une issue qui pût le conduire au terme de sa course. Son cœur était accablé d'inquiétude. Au milieu de ses anxiétés, la fortune vint cependant lui donner une preuve de sa protection spéciale. Son ancien ami Charles Pierston avait été placé depuis un an dans la maison de son oncle, banquier de la cité. Ayant été appelé par ses affaires dans cette partie de la ville, le hasard les mit à même de se rencontrer : leur joie réciproque fut grande, et préserva André du désespoir dans lequel il allait tombé.

Charles était devenu un vif et élégant jeune homme, observateur de la mode jusqu'à la fatuité ; Son oncle portait à son égard jusqu'à l'excès son indulgence et sa libéralité : il ne s'en montra pas moins franc, généreux et affectueux, comme au temps où il vivait dans une égalité parfaite avec son

compagnon d'école. Quoiqu'il ne fût pas possible de voir un contraste plus frappant dans l'extérieur et la manière d'être, que celui offert en ce moment par ces deux anciens camarades, il serra la main à André, et lui dit, avec l'expression d'une satisfaction bien sentie, qu'il était le bienvenu à Londres.

« Dieu soit loué ! je suis heureux de vous voir, s'écria notre héros, ne pouvant se contenir, comme à l'ordinaire, en se retrouvant sous la protection encourageante d'un ancien ami. Mon homme, je me suis égaré au milieu de toutes ces maisons depuis bien des heures, au point que je suis tenté de croire que ma tête n'est pas encore bien rassise. J'ai été près de succomber à la fatigue. »

« Pourquoi n'avez-vous pas appelé une voiture ? » dit Pierston, en éclatant de rire au récit naïf que faisait André de toutes ses angoisses.

« O Charles Pierston ! s'écria le novice, dans le plus profond étonnement. Moi louer une voiture ! mon corps dans une voiture ! on aurait cru que j'étais devenu fou. Non, non, quoiqu'un peu déconcerté, je n'ai pas encore assez perdu l'esprit pour me rendre coupable de cette extravagance. Moi louer toute une voiture ! je n'aurais pas cru que vous m'eussiez donné un pareil conseil. Maintenant indiquez-moi, je vous prie, par où je dois passer pour me rendre dans Lincoln's Inn, où je vais pour apprendre les lois. »

Charles, tout enchanté qu'il était de voir son ancien et original camarade d'école, ne goûta cependant pas beaucoup l'idée de paraître dans les rues avec une figure aussi extraordinaire : en conséquence, aussitôt qu'ils curent atteint la première place de voitures, il en appela une ; mais avant d'y entrer André dit : « Maintenant, Charles, rappelez-vous bien que vous devez payer ; je n'y contribuerai en rien : je me suis fait une règle invariable de ne rien sacrifier à mes plaisirs. »

« Bien ! bien ! peu importe : je paierai la voiture pour cette fois, dit Charles ; ainsi hâtez-vous d'y monter. »

Lorsqu'ils y eurent pris place, il instruisit Pierston de ses espérances et de ses desseins. Celui-ci ne put résister à la tentation de lui jouer un premier tour, qu'il se réserva bien de faire suivre de plusieurs autres ; au moment où la voiture arriva devant la porte de la demeure de M. Wellum, il sauta légèrement en bas, et glissant dans la main du cocher le prix de la course,

lui dit à demi-voix de tirer de l'autre gentlemen tout ce qu'il pourrait en obtenir de plus. Le cocher était assez rusé et attaché à ses intérêts pour suivre ce conseil. Charles s'éloigna avec vitesse, prétendant qu'il était très-pressé par le temps : avant de partir, il dit à André qu'il le reverrait bientôt, et le laissa dans les griffes du cocher.

« Deux schellings, Votre Honneur, » dit le grivois, lorsqu'il eut aidé André à descendre.

« Pourquoi cela ? L'autre garçon ne vous a-t-il pas payé ? N'est-ce pas lui qui vous a loué ? Vous ne devez attendre aucun paiement de moi. »

Il y eut dans cette manière de répondre une sorte de crainte et d'indécision qui encouragea le cocher à renouveler sa demande d'un ton plus résolu ; ce fut en effet ce qu'il fit.

« Je vous dis, l'homme, que ce n'est point à moi que vous devez vous adresser. De quoi diable s'agit-il ? Parce qu'un ami trouve à propos de louer une chaise, est-ce à moi de la payer ; je n'ai jamais entendu parler d'une pareille extorsion. Retirez-vous promptement ; mon ami. »

Le Phaéton, voyant qu'il ne pouvait rien en tirer, craignant, s'il insistait, de finir par se faire une mauvaise affaire, remonta sur son siège, en riant de la peur qu'il lui avait faite ; et André se dirigea vers la demeure de M. Wellum.

Cet homme de loi était actif, adroit, entendant parfaitement les affaires : il était dans la vigueur de l'âge, avait les manières polies, et quand il s'était formé une opinion, s'en écartait rarement. Aussitôt qu'il eut jeté un coup-d'œil sur notre héros, il s'aperçut que c'était un véritable original, et ne l'en aima pas moins, malgré son extérieur négligé. A la vérité son grand usage du monde lui avait appris que, dans toutes les branches d'affaires secondaires, qui exigent un travail pénible, les individus de ce caractère étaient du plus grand prix pour ceux qui savaient les employer selon leurs talents ; en sorte qu'au grand étonnement de plusieurs jeunes élèves élégans qui jetaient sur l'étranger des regards dédaigneux, il le reçut avec une cordialité qui ne lui était pas ordinaire.

« Je me réjouis sincèrement de vous voir chez moi, dit M. Wellum : c'est maintenant l'époque du terme, je ne doute pas que bientôt vous ne

parveniez à vous rendre très-utile dans mes bureaux. »

« Aucuns efforts de ma part ne seront négligés pour y parvenir, répondit André. Si d'abord je ne justifiais pas votre attente, j'espère qu'avec du temps et du travail je me rendrai digne de Votre confiance. »

« Je suis convaincu que vous me conviendrez, et dès ce moment vous pouvez prendre place au pupitre. »

« Non pas aujourd'hui, Sir, si vous le trouvez bon, parce que j'ai perdu beaucoup de temps à chercher le chemin, en venant de chez mistriss Ipsey, et qu'il est nécessaire que j'aie pris mes effets avant la nuit ; mais je serai ici demain matin à la pointe du jour. »

M. Wellum consentit à cet arrangement. André, encouragé par la réception amicale qui venait de lui être faite, peut-être aussi, sans s'en douter, par la petite expérience qu'il avait acquise dans son aventure avec Pierston, s'achemina alors avec assurance vers la maison de mistriss Callender, où mistriss Ipsey lui avait recommandé d'aller loger.

Ses appartemens étaient situés dans une petite cour, à l'extrémité d'une des rues qui aboutissent au square du Lion-Rouge, et leur air de propreté confirmait tout le bien, qu'il avait entendu dire de la propriétaire.

Comme il venait de la part de mistriss Ipsey, on montra à André l'appartement du premier étage, mais quand il sut qu'il était d'un pond par semaine, il leva les yeux vers le ciel, et sa respiration devint oppressée, comme s'il avait eu un poids sur le cœur. A la fin, cependant, il put parler. « Vous avez certainement d'autres appartemens ? » Et sur la réponse affirmative, il fut conduit à l'étage au-dessus, où il arrêta une chambre de quatre schellings six pences par semaine. Nous n'entreprendrons point de décrire tous les arrangemens qu'il prit relativement à son ménage : nous passerons également sous silence la conversation qui eut lieu à la conclusion du marché ; nous nous bornerons simplement à remarquer que, quoique André trouvât très-fortes les prétentions de mistriss Callender, relativement à ses appartemens, il fut cependant très-satisfait de l'ordre et de la décence qui régnait dans la maison, et s'empressa d'aller au quai, pour faire transporter ses effets à son nouveau logement ; il y éprouva cependant des difficultés auxquelles il n'avait pas songé.

Il prévint, d'après la longueur de la distance, qui ne lui parut rien moins qu'abrégée par la nécessité où il était de s'arrêter à chaque instant pour demander le chemin du Wapping, que la dépense du transport de sa malle pourrait bien être chère. Il calcula dans sa pensée que cela ne devait pas excéder un schelling ; mais arrivé sur le quai, il se convainquit, à son extrême étonnement, qu'il n'y avait aucun homme qui voulut s'en charger à moins de cinq schellings, proposition qui retentit d'une manière pénible jusqu'au fond de son âme, et fit découler de son front une sueur froide. Le cantinier du vaisseau lui conseilla de prendre une voiture, mais c'était une suggestion de prodigalité encore plus insupportable pour lui, en sorte que, ne voyant aucun autre moyen probable de faire transporter sa malle, il prit courageusement la résolution de la charger sur ses propres épaules, après avoir, auparavant, échangé son habit et sa veste contre les vieux vêtements qu'il portait pendant la traversée. Il prit donc la malle sur son dos, et partit bravement du quai de Miller, pour prendre la route de Holborn, sachant que, si une fois il avait atteint ces lieux, il parviendrait aisément à trouver le chemin de la maison de mistress Callender. Mais ce n'était pas une chose facile pour un étranger, que de porter une malle assez pesante au milieu des rues les plus populeuses de Londres, et long-temps avant qu'il n'eût atteint la bourse, la nuit était survenue : néanmoins il continua sa route avec une persévérance infatigable, et enfin, après plusieurs haltes, il atteignit l'église du Saint-Sépulcre, où il posa sa malle sur le mur du cimetière, et s'arrêta pour se reposer et essuyer son front, baigné de sueur.

Il n'avait pas marché ainsi chargé sans être observé : une bande de voleurs des rues ne tarda pas à le désigner pour devenir sa proie, et marchaient à la piste, comme les chiens après le gibier ; mais ils n'osèrent pas commencer l'attaque qu'ils ne le vissent arrêté.

Un de ces coquins, un peu en avant de ses dignes associés, le dépassant à une légère distance, poussa tout-à-coup un grand cri, et tomba sur le pavé, comme s'il était en proie à de violentes convulsions. N'écoulant que l'impulsion du premier moment, comme les voleurs l'avaient très-bien calculé, André courut à lui pour le secourir ; mais, heureusement pour lui, en agissant ainsi il fit tomber la malle de dessus le mur : le danger auquel il

vit aussitôt qu'elle était exposée, par l'approche des compagnons de l'imposteur, qui s'avançaient en toute hâte pour s'en emparer, modéra son humanité, et il courut la saisir, avec toute l'anxiété d'une mère qui voit son fils bien-aimé menacé d'un accident. Les voleurs maudirent son inhumanité : l'homme qui avait paru attaqué de convulsions revint aussitôt à lui, et s'éloigna avec une activité et une promptitude qui étonnèrent et alarmèrent en même temps notre aventurier, à qui cela suffit pour lui indiquer à qui il venait d'avoir affaire.

Assez heureux pour avoir évité cet écueil, il parvint sans autre accident à la demeure de mistriss Callender, et rien ne peut se comparer aux éloges et à l'admiration de cette digne dame, lorsqu'elle apprit ce qu'il venait d'exécuter, et la présence d'esprit avec laquelle il avait sauvé sa malle des attaques des escrocs.

« Je suis certaine, M. Weelie, dit-elle, que vous devez avoir besoin de prendre votre thé : asseyez-vous dans le parloir ; je vais m'empresser de le préparer, avec une bonne et forte rôtie au beurre.

« Le thé n'est pas en ce moment assez substantiel pour moi, dit André ; je vous prie de me procurer de l'ale et un morceau de viande, qui me servira de souper. »

Mistriss Callender lui déclara que ce n'était point l'usage de Londres, et qu'il valait mieux manger une légère tranche de jambon, arrosée d'une pinte de porter.

André trouva d'abord qu'une pinte de porter était une dépense inutile et excessive ; mais se rappelant qu'il y avait quelque différence entre la mesure d'Ecosse et celle d'Angleterre, il demanda ce que coûtait cette pinte, et ayant eu le bonheur de sauver son bagage, il crut pouvoir faire la dépense du porter, mais il ne voulut absolument pas entendre parler du jambon.

Ayant réparé ses forces dans le parloir de mistriss Callender, il se proposa d'aller se coucher aussitôt, vu son extrême fatigue. Il se retira donc dans la chambre qu'il avait arrêtée : son premier soin fut de se mettre à genoux à côté de son lit. Nous réserverons pour un autre moment de faire connaître à

nos lecteurs ses espérances et les vœux qu'il adressa au Ciel, pour qu'elles fussent promptement réalisées.

CHAPITRE XIII.

Première Impression.

M. Wellum comptait au nombre de ses cliens plusieurs personnes du plus haut rang, et dans le nombre était le comte de Sandyford. Sa Seigneurie était dans sa trentième année, âge heureux où l'homme est dans toute la plénitude de ses moyens moraux et physiques, et il était considéré, avec raison, comme un des hommes les plus élégans de son temps ; mais, à dater de l'époque de son mariage avec lady Augusta Spangle, fille du marquis d'Avonside, il avait trompé l'attente de tous ses amis, et n'avait point justifié la bonne opinion qu'ils avaient d'abord conçue de lui.

Au lieu de prendre une part active aux délibérations qui avaient pour objet la prospérité du royaume, comme son caractère énergique et son éloquence élevée paraissaient l'y destiner d'une manière aussi honorable que spéciale, il se lança tout-à-coup dans le tourbillon du grand monde et dans la dissipation qui en est la suite ordinaire : il prodigua sa fortune et abusa de ses talens, au point, non-seulement de surprendre, mais encore d'alarmer et de mortifier ses amis et ses admirateurs ; car ce changement de conduite, aussi étonnant que soudain, paraissait être le résultat de quelque détermination extraordinaire, mais volontaire, comme s'il eût voulu, en donnant tête baissée dans tous les genres de dissipation, échapper aux sentimens intérieurs de quelques chagrins enveloppés des ombres d'un profond mystère.

Lorsque ce seigneur débuta dans l'arène de la mode, il était d'une élégance remarquable ; la noble expression de son maintien annonçait les sentimens les plus élevés, s'alliant avec la politesse et la gaîté qui en relèvent le prix. Mais à l'époque dont nous parlons en ce moment, il était devenu pâle et mince ; une négligence qui n'était pas sans agrément se manifestait dans tout son extérieur : sa voix, naturellement sonore et harmonieuse, était devenue presque éteinte et toujours accompagnée d'un sourire monotone, analogue, à la vérité, aux sujets de peu d'importance qu'il affectait de discuter, et auxquels il paraissait évident qu'il était aussi indifférent que s'il eût parlé de toute autre chose. Quelquefois, cependant, son véritable caractère semblait vouloir briller à travers ces nuages, et prouver que cette légèreté n'était qu'affectée, et qu'il pouvait toujours prendre un vol plus élevé, s'élancer même dans la région supérieure du génie, avec la connaissance intime de ses forces naturelles, lorsque l'occasion le forcerait à en développer le pouvoir incalculable.

Au moment où notre héros arriva à Londres, on avait déjà remarqué que le comte paraissait moins fréquemment dans la société qu'auparavant, et que quelquefois il passait la matinée à la chambre des pairs, bâillant, à la vérité, en entendant l'éloquence discordante et les distinctions métaphysiques de quelque subtil avocat du nord, s'adressant avec un effet égal au chancelier et aux juges, et amusant extrêmement, par son style verbeux et empoulé, les sollicitateurs qui assistaient tous ordinairement aux causes d'appel, où ils ressemblaient assez à ces grands hommes ornant les anciennes tapisseries du temps d'Elisabeth. Une fois, le soir, dans le cours du printemps, s'étant rendu à la chambre, selon l'invitation qu'il en avait reçue, pour délibérer sur une question politique de la plus grande importance, il se trouva si fort électrisé par le conflit des débats, qu'il improvisa sur-le-champ un discours divisé en trois points, si sage et si bien prononcé, qu'il produisit la plus forte sensation sur ses honorables auditeurs, qui crurent y voir, avec une sincère satisfaction, les symptômes d'un retour sur lui-même, capables de le corriger avant peu de ces excès, également nuisibles à sa santé, à sa fortune et à sa réputation.

Quelque temps après cette séance, le noble lord eut occasion de conférer avec M. Wellum, et il arriva qu'en entrant chez lui notre héros fut la seule personne qu'il y trouva ; ce qui fit qu'il y eut à la porte un colloque très-court, dont le résultat fut d'intéresser la curiosité du lord, en sorte que, peut-être dans l'intention de se reposer quelques minutes, peut-être aussi dans le dessein de s'amuser un peu, il se décida à entrer dans le bureau, et à s'asseoir sur un des tabourets élevés du pupître. André ne se doutait pas du rang du visiteur, et n'étant point très-satisfait de la liberté avec laquelle il le voyait agir, il se remit à sa place, laissant la porte intérieure ouverte, comme pour annoncer au lord qu'il ne devait point prolonger son séjour en ce lieu. La bizarrerie de son extérieur, et ses regards pleins de finesse, s'alliant avec la simplicité de ses manières, amusèrent extrêmement le noble pair, qui, après l'avoir examiné de la tête aux pieds avec une lorgnette, dit, avec une affectation de fatuité qui ressemblait un peu à l'extravagance, et agitant en même temps ses pieds, qui ne touchaient pas à terre : « Voilà, jeune homme, de bien grands tabourets. »

« Ah ! reprit André ; ils sont comme ils doivent être. » L'indifférence apparente du comte fut entièrement déconcertée par cette réponse triviale, et portant son mouchoir à sa figure, pour cacher l'effet qu'elle produisait sur lui, il dit en même temps : « L'ami, dites-moi, je vous en conjure, où l'on vous a pris ? »

« Je n'ai jamais été pris, » répondit André avec indignation.

« Vraiment ! dit Sa Seigneurie ; en ce cas, comment êtes-vous venu à Londres ? »

« Parce que cela m'a convenu. »

« Voilà, je dois l'avouer, une réponse bien satisfaisante, observa le comte. Vous devez avoir eu, certainement, beaucoup de plaisir dans votre voyage. »

« En effet, répliqua notre héros ; s'il y a un grand plaisir à sentir son âme prête à quitter son corps, je n'ai eu rien à désirer. Que Dieu me pardonne, j'ai été au moment de me détruire, et je crois que si j'avais pu mourir en cet instant j'y aurais consenti bien volontiers. Non, non, Sir, je ne voudrais pas conseiller à mon plus mortel ennemi de faire par mer le trajet d'Ecosse à Londres. »

Le comte, conservant tout le sérieux convenable, dit : « Puis-je vous demander si vous êtes un homme de loi ? »

« J'apprends à le devenir, » répondit modestement André.

« La réponse est vraiment judicieuse, observa ironiquement le lord ; et depuis combien de temps êtes vous dans la profession ? »

« Avant de venir ici, j'ai demeuré trois ans chez John Gledd le sergent. Je suis depuis trois jours chez M. Wellum. »

« C'est une honorable profession : je ne doute pas qu'avec le temps vous n'en deveniez un des principaux ornemens, » dit le lord sèchement.

« Je ne trouve point cet état agréable, dit André sans se déconcerter ; néanmoins je ferai de mon mieux pour y réussir. »

« Mais, reprit le comte, que pensez-vous de Londres ? »

« Bah ! s'écria le clerc ; Londres ! c'est un grand magasin de briques. Ah ! mon homme, si vous pouviez voir seulement Glasgow et Edimbourg ; c'est là que vous auriez à exercer vos regards. Examinez la maison d'Holyrood, voilà un palais, tandis que celui de Saint-James, à Londres, n'est qu'une vieille baraque. Mais, Sur, il faut que vous vous en alliez, attendu que je dois aller dîner, pour pouvoir revenir garder la maison. Je suis convaincu que vous n'avez pas à traiter, aujourd'hui, aucune affaire pressée avec M. Wellum. »

Je peux certainement les remettre à un autre jour, dit Sa Seigneurie ; mais où dînez-vous ? »

« Dans une maison très-respectable, Monsieur ; au *Calédonien*, dans une des rues voisines. »

« Et combien vous fait-on payer ? » demanda le lord, avec une véritable curiosité, excitée par l'intérêt qu'il commençait à prendre à notre héros.

« Sept pences et quelque chose pour la servante, » répondit André.

« Juste ciel ! » s'écria le comte, touché de compassion, n'ayant jamais eu jusqu'alors d'occasion de connaître à quel point les humbles et industrieux jeunes gens de cette vaste métropole étaient forcés de porter l'économie dans leur manière de vivre.

« Ah ! cela est terriblement cher, dit André, se méprenant sur la véritable cause de l'étonnement de Sa Seigneurie : mais la nourriture est très-bonne.

C'est une chose bien pénible, Sir, que de vivre à Londres. Il y en a qui boivent du porter à leur dîner, mais je me contente du vin d'Adam ; je suis bien certain que celui-là n'est pas falsifié. »

« Je présume, d'après cela, que vous ne vous permettez pas beaucoup de participer aux amusemens publics, » dit le lord.

« Quant à cela, répondit André, j'en prends ma part avec plaisir, parce que les chanteurs de Londres valent mieux que les nôtres ; ils ont vraiment des voix aussi belles que des ladys et des gentlemens : mais, Sir, il n'est pas aisé d'en approcher, car, pas plus tard qu'hier soir, pendant que j'étais occupé à entendre deux musiciens qui chantaient comme des rossignols, dans Lincoln's-Square, un voleur m'a pris mon mouchoir dans ma poche avant que j'aye eu le temps de m'en apercevoir. C'est une terrible chose, Sir, qu'il y ait autant de malfaiteurs à Londres. »

« Oh ! je vous entends maintenant ; vous appelez amusemens publics les chanteurs des rues, » dit le comte, en plaisantant.

« Je peux vous assurer, répondit André, qu'ils ne ressemblaient point aux musiciens ordinaires des rues, et je pense que c'étaient des acteurs de théâtre, qui, en ce moment, étaient sans emplois. »

Le comte, voyant l'extrême simplicité d'André, conçut le désir de s'en amuser un peu : d'après ce projet, il prétendit que, n'ayant pas trouvé M. Wellum, il avait besoin de lui écrire un billet.

Ayant reçu tout ce qu'il lui fallait pour cela, il pria le solliciteur d'envoyer André ce soir même, à onze heures, à un café qu'il lui désigna, avec une lettre pour Servinal, son valet, qui s'y trouverait pour le recevoir ; et afin que M. Wellum eût un aperçu de l'objet de cette singulière demande, il mit sur le billet : « La comtesse reçoit cette nuit des masques ; mais votre clerc peut prendre sa part de cet amusement sans se déguiser. »

« Maintenant, dit le lord à André, en pliant la lettre, ceci a rapport à une affaire à laquelle j'attache beaucoup d'importance : je compte sur votre exactitude à remettre cette lettre à M. Wellum en personne. »

« Vous pouvez y compter et dormir en paix là-dessus, répondit-il. Mort ou en vie je le verrai, et je ne voudrais pas qu'une commission qui m'est confiée fût mal remplie. Mais, Monsieur, vraiment je commence à me

trouver mal à mon aise, car je ne pourrai jamais avoir diné avant que nos diables de clerks ne reviennent : s'ils ne me trouvent pas ici, ils m'accableront de reproches ; ainsi, vous m'obligerez extrêmement, si vous voulez vous en aller et me laisser libre d'aller prendre mon repas. »

Le bon caractère du comte, et peut-être pourrions-nous ajouter sa politesse ordinaire, ne purent résister à un appel réitéré d'une manière aussi instante ; il se retira donc en renouvelant la recommandation de s'acquitter soigneusement de la commission. André était déjà instruit de l'importance attachée à la remise exacte des lettres des cliens à leurs sollicitateurs, et bien convaincu que ses moyens de succès dans le monde reposaient au moins autant sur son intégrité que sur toute autre qualité.

CHAPITRE XIV.

Une Mascarade.

LORSQUE André revint après dîner, M. Wellum, qui avait été le matin à la grande salle de Westminster, était de retour au bureau. En lisant l'épître du comte, que notre héros lui remit fidèlement en mains propres, il ne fut pas peu égayé de son contenu.

« Le gentlemen, dit-il, vous a – t-il fait connaître qui il était ? »

« Je ne le lui ai point demandé, dit André ; mais il aura sans doute mis son nom sur la lettre. »

« Oh ! oui ; mais il m'est impossible de deviner les motifs qui l'ont engagé à m'écrire sur un pareil sujet. »

« C'est ce qu'il pourra vous expliquer lui-même, dit André. Il m'a paru très-original. Il est resté si long-temps et m'a fait tant de questions, que j'ai été obligé de lui dire de s'en aller. »

« Mais quelle espèce d'homme vous a-t-il semblé être ? »

« Je pense, répondit André, qu'il pourrait bien être de la classe des acteurs, car il avait un mouchoir rempli d'odeur, et parlait avec une précision étonnante ; sa tournure et ses habillemens étaient très-distingués. »

« J'espère, dit le solliciteur, que vous l'aurez traité avec tout le respect qui lui était dû, car ce n'était rien moins que le comte de Sandyford. »

« Oh ! M. Wellum ; oh ! pour quelle imbécille et stupide créature il aura dû me prendre..... Un comte !..... Avoir parlé comme je l'ai fait à un comte ! Quoiqu'il en soit, il ne peut pas, au moins, dire que j'ai négligé ses affaires, et que je ne me suis pas rappelé des vôtres : une autre fois je me comporterai plus décemment envers lui. »

« Je l'espère ainsi, dit M. Wellum gaîment ; mais j'ai une commission particulière à vous donner pour ce soir. Vous recevrez de moi une lettre pour un M. Servinal ; l'adresse est ainsi conçue. C'est un homme très-honnête, j'ai des motifs puissans pour désirer que vous fassiez connaissance avec lui. Je n'ai pas besoin d'en dire davantage pour être certain que vous ferez tous vos efforts pour vous rendre agréable à ses yeux. »

« Si c'est pour vos intérêts, Monsieur, répondit André, vous ne devez avoir aucune inquiétude à cet égard ; néanmoins onze heures du soir est un temps bien peu propre à s'occuper d'affaires. »

« J'en conviens, dit M. Wellum ; mais, dans notre profession, nous devons, à toute heure et en tous temps, être aux ordres de nos cliens. »

« N'en dites pas davantage, n'en dites pas davantage ; de nuit comme de jour, M. Wellum, je ne négligerai rien pour remplir mes devoirs, » dit André. Tout fut disposé de cette manière pour le rendez-vous du soir. »

A l'heure indiquée, le valet était à son poste, et n'eut pas à attendre longtemps notre héros. Servinal avait été parfaitement instruit par son maître de la conduite qu'il devait tenir, de manière qu'après une conversation qui eut pour objet différens faits et circonstances à rapporter fidèlement à M. Wellum, André fut invité par Servinal à venir au spectacle, sous le prétexte séduisant que, connaissant le portier, il pourrait librement les faire entrer sans payer à pareille heure. Notre héros ne trouva point d'objection à une pareille proposition ; au contraire, il considéra son assentiment comme étant parfaitement conforme à la stricte instruction qu'il avait reçue de ne rien négliger pour se rendre agréable à un client aussi important que paraissait l'être ce valet. Une voiture fut appelée aussitôt, et les conduisit rapidement vers l'hôtel de Sandyford.

En approchant de cet hôtel, André n'eut aucune raison de douter qu'il ne fût à la porte d'un des principaux théâtres. Le square était encombré de

voitures ; une multitude de spectateurs, curieux de voir les conviés à mesure qu'ils descendaient, occupaient les trottoirs ; le vestibule était rempli d'une quantité innombrable de domestiques en livrée appartenans à la maison du comte, des domestiques des conviés et des amis de ces domestiques.

Le comte avait prévenu Servinal de veiller à ce qu'André ne fût point exposé à l'insolente impertinence des domestiques, et de prendre grand soin qu'ils ne sussent point qu'il n'était pas masqué. Ainsi donc, au moment où il entra dans la salle avec son habillement grossier et ses manières peu civilisées, ils le prirent pour un acteur jouant le personnage de Semble dans le rôle de Jimmy de la farce intitulée *la Vie élevée au bas des escaliers*. L'étonnement si naturel avec lequel il regardait tout ce qui se passait autour de lui excita leurs applaudissemens unanimes, et le fit considérer avec admiration comme un acteur inimitable.

André, dans son transport de ravissement, se serra contre son compagnon, en disant involontairement, au moment où il fut conduit, par le grand escalier, dans les appartenons de réception, où la société était réunie : « Quelle superbe maison ! en vérité, mon homme, elle est aussi grande que le temple de Salomon. »

« Y avez-vous jamais été ? » dit, en passant, un masque en domino. André reconnut aussitôt une voix qu'il avait déjà entendue, et fut pétrifié. C'était le comte, à l'apparition duquel Servinal s'éclipsa, en disant à notre héros qu'il était dès ce moment libre d'aller partout où il voudrait, et de choisir, pour le reste de la soirée, l'amusement qui lui conviendrait le mieux. »

Malgré toute l'aisance et la liberté que pouvait lui inspirer l'opinion qu'il était dans un lieu d'amusemens publics, André entra d'un air très-réservé dans le salon central, qui servait d'entrée aux grands appartemens. Une troupe de masques, ayant le comte à leur tête, le suivît : il crut cependant que c'était les acteurs payés pour amuser la société, et par conséquent s'attendait à les voir à chaque instant faire des sauts périlleux ou des tours d'escamotage.

Tandis qu'il était dans cette erreur sur la scène qui se passait autour de lui, placé exactement à la porte du salon, le dos appuyé sur le piédestal,

l'épaisse et robuste comtesse de Gorbiland, masquée en lady Rodolpha Lumbercourt, s'avança vers lui. Cette dame n'avait pas le moindre doute qu'il ne fût en habit de caractère ; étant elle-même originaire d'Ecosse, elle s'imagina, d'après son habillement, qu'il s'était chargé du rôle de jeune garçon écossais, et, en conséquence, lui adressa la parole, imitant avec beaucoup de gaîté la manière de parler de lady Rodolpha.

André, cependant, fut déconcerté de ce qu'il regardait comme une impudence de sa part, et dit : « Occupez-vous de vos affaires, femme, et ne venez pas vous moquer de moi. Je n'ai rien à vous dire. Je vous le répète, femme ; vous pouvez, sur-le-champ, tourner les talons. »

« Le brute ! s'écria la comtesse, oubliant son rôle. Comment a-t-il pu s'introduire dans cette maison ? Il n'a point de caractère. »

« Je crois, dit André sèchement, que j'ai un caractère infiniment meilleur que le vôtre. »

Cette dame fut dans le plus grand étonnement, et alla rejoindre sa société, sans pouvoir s'expliquer un pareil phénomène.

En ce moment, Col Colleson, dans le rôle de Molly Flaggon, arriva au milieu des éclats de rire les plus bruyans, en s'écriant : « Où est-il ? où est-il ce charmant séducteur ? » présentant au même instant à André son pistolet de poche, autrement une bouteille d'eau-de-vie.

Notre héros regarda Molly environ une minute, avec les marques les moins équivoques d'aversion, et dit à la fin : « Je suis étonné que les portiers puissent laisser entrer un personnage de cette espèce. »

« Ose-t-il me désavouer ? s'écria Molly, dans un accès du plus violent désespoir. Ce misérable parjure voudrait-il me priver de ses embrassemens à la face du monde entier ? » Elle commença à pleurer amèrement, essuyant ses yeux avec le coin de son schall tout déchiré, et avalant une gorgée de sa bouteille, avec une satisfaction des plus manifestes.

« Cette femme est folle, » dit André froidement aux spectateurs, et s'éloigna, en paraissant vivement désirer de l'éviter.

« Voyez comme il m'abandonne, dit l'obstinée et bruyante Molly : il me délaisse comme tout le reste de son sexe perfide, le cruel et charmant séducteur. »

André, épouvanté de la véhémence des manières de Molly, revint sur ses pas pour la calmer, et dit ;

« Honnête femme, vous vous méprenez. »

La simplicité si naturelle avec laquelle cette phrase fut prononcée produisit un tel effet que Colleson, malgré toute son assurance, ne put y résister, et sans penser au rôle qu'il jouait, il joignit ses éclats de rire à ceux qui partirent en même temps de tous les points de la salle.

Le pauvre André en appela alors à tous les spectateurs, et les assura, avec la plus parfaite sincérité, que, depuis sa naissance jusqu'à ce moment, il n'avait jamais vu cette femme. « C'est vraiment une folle, dit-il ; on devrait la renfermer. »

« De quoi s'agit-il ?... qu'y a-t-il à faire ici ? s'écria le juge de paix Wood-Cooock. Quel était le sujet de votre dispute ? Silence, Madame, et pour vous, Monsieur, éloignez-vous. »

André allait s'éloigner, ainsi réprimandé, mais Molly arrêta par le pan de l'habit le feint magistrat, en s'écriant : « Est-il convenable de votre part, juge Wood-Cooock, de traiter ainsi le beau sexe ? Je croyais que, dans l'exercice de vos fonctions, vous auriez mieux connu vos devoirs que de souffrir qu'une pauvre innocente fille, qui n'a pour tous biens que son honneur et sa vertu, soit ainsi outragée par un pareil barbare, un homme perfide, cruel, le plus scélérat de tous les êtres. »

« Pauvre Molly, que vous a-t-il donc fait ? » répondit le juge.

« Ce qu'il m'a fait ! s'écria Molly, en tressaillant et en essuyant ses larmes qui coulaient en abondance ; il m'a perdue. »

André fut comme frappé de la foudre, et tourna ses regards de tous côtés avec l'air du désespoir ; mais il n'aperçut aucun ami qui pût venir à son secours dans sa détresse. Au même instant Molly le serra dans ses bras, et lui enlevant sa montre, elle dit à haute voix : « Du moins ceci me procurera quelques ressources ; » et mettant la montre dans sa poche, elle tira sa bouteille favorite, et se régala d'une autre dose de liqueur.

« Doucement Molly, dit le juge Wood-Cooock ; il faut que vous me donniez la montre. »

« Oh ! s'écria André avec l'accent de la terreur : mais reprenant tout-à-coup courage, il dit : Aussi sûr, Monsieur, que je dois mourir un jour, c'est le mensonge le plus impudent qui ait jamais été prononcé. Envoyez seulement quelqu'un prendre des informations sur mon compte à M. Wellum, et il vous garantira que je suis un pauvre garçon, né de parens honnêtes, et arrivé tout récemment d'Ecosse. Oh ! qu'avais-je à faire ici ? Donnez-moi ma montre, vous dis-je, donnez-moi ma montre, voleur ! voleur ! »

La force de poumons avec laquelle il prononça cette exclamation la fit retentir dans tous les splendides appartemens, et l'alarme qu'elle causa suspendit un moment la musique et les plaisirs. Au même instant André arracha des mains de Molly la montre, qu'elle allait remettre au juge, et s'enfuyant, au milieu des éclats de rire de tous les masques, il ne regarda pas une seule fois en arrière jusqu'à ce que, tout hors d'haleine, il se vît enfin en sûreté dans la rue.

S'acheminant vers son logement avec toute la célérité d'un coupable qui s'échappe des mains de la justice, André se trouva déshabillé et couché sans s'en être, pour ainsi dire, aperçu, et avant d'avoir fait aucune tentative pour recueillir ses sens égarés. Peu à peu cependant il revint à lui, et commença à croire qu'il pouvait bien avoir été en proie à quelque illusion. Il avait souvent entendu parler de Johnny Fa, de la dame de lord Cassilis, de charlatans qui en imposaient aux spectateurs, au point de faire paraître des mouches ayant des épingles à la queue, aussi grandes que des coqs de combat armés de leurs éperons, et il n'était pas certain que les comédiens n'eussent pas employé à son égard de semblables prestiges.

Ce premier effort du retour de la raison, à mesure que son agitation se calmait, fut suivi d'une conclusion encore plus sensée, que, ne sachant réellement point à quoi s'en tenir sur tout ce qui s'était passé, il valait beaucoup mieux pour lui de n'en point parler le lendemain matin aux autres clerks, ses collaborateurs dans le même bureau. Ayant pris cette résolution très-rage, il fit ses prières et s'endormit.

Mais quoique bien déterminé à garder le silence, il ne put se défendre d'un certain mouvement de crainte et d'appréhension lorsqu'il se rendit le

matin à son pupitre. Il s'assit en arrivant, sans prononcer un mot, et écrivit avec encore plus d'assiduité qu'à l'ordinaire, tandis que ses compagnons se racontaient mutuellement, à l'envi l'un de l'autre, leurs galans exploits et leurs débauches de la veille.

Lorsque M. Wellum entra dans le bureau, le bruit de ses pas fit battre le cœur d'André, et un sentiment de crainte, presque aussi pénible que les terreurs d'un coupable qui craint d'être découvert, s'empara de toutes les facultés de notre héros, au moment où ce gentleman lui dit sèchement : « Eh bien ! Weelie, avez-vous vu hier soir M. Servinal ? »

« Un gentleman a répondu à ce nom, dit André, et je lui ai remis la lettre. »

« Avez-vous eu quelque conversation avec lui ? » demanda le solliciteur, enchanté de l'adresse avec laquelle André éludait la question, et intéressé par son embarras évident.

« Une très-longue, » répondit vivement notre héros ; et alors il fit le récit fidèle de tout ce qu'il regardait comme relatif aux affaires dans cet entretien.

M. Wellum l'invita à rappeler son attention et sa mémoire, et ajouta : « Vous êtes-vous long-temps arrêté avec lui ? »

« Nous n'avons pas été long-temps ensemble, » répondit André en soupirant.

« J'espère qu'il ne vous aura pas trop retenu, car je n'aime pas que mes jeunes gens se retirent tard. »

« Je mettrai tous mes soins à vous satisfaire sous ce rapport, Monsieur, car j'aime moi-même à rentrer de bonne heure : j'ai toujours pensé qu'à tous égards rien n'était plus convenable, » répondit notre héros.

« Cela est vrai, répliqua son maître, et Londres renferme une infinité de pièges plus dangereux les uns que les autres pour « la jeunesse et l'inexpérience. »

« C'est un lieu bien dangereux, » fut la réponse, prononcée d'un ton emphatique. »

« Mais vous êtes revenu chez vous sans accident, après avoir quitté le gentleman ? » dit M. Wellum.

« Oui, répondit André avec un signe de tête, comme s'il se parlait à lui-même ; oui, je suis revenu chez moi sans accident. »

Le solliciteur eut de la peine à conserver sa gravité ; mais après un moment de silence, il regarda fixement notre héros, et ensuite, d'un ton railleur, lui dit : « Je soupçonne, Weelie, que vous vous êtes trouvé engagé dans quelque aventure la nuit dernière. »

« Je pense que tout homme peut se trouver, dans des circonstances nouvelles pour lui, sans se conduire pour cela d'une manière blâmable, » répondit André à cette question directe.

« En ce cas il vous est donc arrivé quelque chose ? » dit son maître.

« Je ne peux, sans mentir, dire qu'il ne m'est rien arrivé. »

« Mais qu'est-ce donc ? » demanda le solliciteur, avec une impatience affectée.

« Certainement, Monsieur, il n'est pas facile de répondre à cette demande, car vous savez que je ne fais que d'arriver à Londres, et que je n'ai pas encore pu apprendre à bien juger de tout ce que je vois. »

« Alors je dois présumer que vous avez vu des choses que vous vous croyez fondé à regarder comme extraordinaires. »

« Je crois pouvoir dire, répondit André, qu'il n'y a dans tout cela rien d'extraordinaire. »

« Il est très-étrange que vous refusiez de me dire ce que c'était. »

« Moi, refuser, Monsieur ! s'écria André ; certainement je n'ai jamais entendu le refuser. »

« En ce cas, pourquoi donc ne me satisfaites-vous pas ? »

« Il est de mon intention et de mon désir le plus sincère, Monsieur, de vous donner toutes les satisfactions qui sont en mon pouvoir. » En même temps il regarda M. Wellum avec un tel air de simplicité, que son maître fut totalement dans le doute s'il devait le prendre pour un fourbe ou pour un fou. En ce moment entra un des domestiques de lord Sandyford, avec une carte de sa part, pour inviter M. Weelie à dîner ce jour-là chez lui. André fut pétrifié, devint pâle comme la mort, et trembla de la tête aux pieds, entièrement incapable de deviner le mystère, de cette invitation. M. Wellum

sourit, et dit : « J'espère que vous n'avez point d'autre engagement, et que vous ne voudrez point désobliger le noble lord par un refus. »

« Oh ! certainement non, s'écria notre héros, respirant à peine ; je ferais tout pour plaire à Milord. »

Eu conséquence, le domestique fut renvoyé avec une carte adressée au comte ; pour accepter son invitation. « Vous êtes un heureux jeune homme, dit M. Wellum, d'avoir fait si promptement une aussi précieuse connaissance. »

« Mais, Monsieur, interrompit André, comment ferai-je ? Je n'ai point d'habits assez décens pour paraître chez Milord. »

« Suivez mon avis, dit son maître gravement et avec sincérité ; ne changez rien dans votre extérieur, ayez seulement soin d'être de la plus extrême propreté. »

M. Wellum était beaucoup plus dans le secret de son aventure de la veille qu'il ne prétendait l'être, car il avait été lui-même au bal masqué, et pris part au plaisir que procura l'incomparable inconnu, ainsi que le Morning-Chronicle désigna André, en parlant de la fête, pour faire connaître les grands talens du cuisinier et du confiseur qui avaient préparé le souper.

En reprenant son travail à son pupitre, André, tout en copiant, ne revenait pas de sa surprise d'avoir reçu une invitation pour dîner avec un comte. Il avait l'esprit assez pénétrant pour être bien convaincu qu'il ne devait un pareil honneur ni à sa science, ni à son rang, ni à l'aisance de son maintien.

L'invitation qu'André avait reçue du comte fut bientôt connue des autres clerks, et leur première pensée fut qu'il était allié à Sa Seigneurie. Ils commencèrent à croire, dès ce moment, qu'il n'était point de la classe de ces créatures à moitié intelligentes à laquelle ils pensaient d'abord qu'il appartenait : néanmoins ils le regardèrent comme un caractère particulier et original. Cette idée se confirma de plus en plus, lorsqu'un d'eux lui ayant demandé à quel degré il était allié au comte, André lui répondit sèchement : « Je ne peux réellement pas vous le dire, mais j'ai des raisons de croire que nous sortons de la même souche. » Quelques-uns des plus clairvoyans commencèrent néanmoins à soupçonner que cette invitation pouvait bien avoir pour motif son extérieur singulier et bizarre, et que Sa Seigneurie, en

lui faisant l'honneur de l'inviter à dîner, n'avait voulu qu'amuser ses amis, en leur montrant cet individu, vraiment curieux. Un pareil soupçon, qui annonçait un jugement fin et délié, ne pouvait venir que de ce discernement précoce qui caractérise essentiellement les jeunes gens de la capitale, surtout ceux qui font partie de cette tribu rusée qui, semblable à ces lutins qui infestent le chemin qui conduit au paradis, caquetent et rôdent sans cesse dans les avenues des tribunaux de justice.

CHAPITRE XV.

Le Dîner.

ANDRÉ s'étant muni de l'adresse de Sandy-House, se trouva à la porte exactement au moment où l'horloge sonna l'heure indiquée. A ce moment décisif, le marteau lui parut trop pesant pour pouvoir le soulever avec assurance, et après s'être arrêté environ une demi-minute, afin de reprendre courage, il frappa un léger coup qui annonça ses droits à être admis. Le portier, gros personnage au regard effronté, ouvrit, et lui demanda ce qu'il voulait. « Je suis venu pour dîner avec Milord, » fut la réponse. John Swell, à ce discours, sourit de l'air du plus parfait mépris, qui ôtait tout espoir d'admission, quand heureusement le domestique qui avait porté l'invitation chez M. Wellum vint à entrer dans la salle, et reconnaissant notre héros, le conduisit par le grand escalier dans le salon de compagnie, où plusieurs autres conviés, avec le comte et la comtesse, attendaient son arrivée.

André était agité et confus ; mais pendant qu'il montait l'escalier, il reprit assez de présence d'esprit pour s'apercevoir que c'était la même maison qu'il avait pris la nuit précédente pour un théâtre. Tout-à-coup il conçut l'idée qu'il devait à la simplicité de son maintien et de ses manières écossaises l'honneur de dîner avec le noble pair. Le domestique qui le précédait, pour le conduire et l'annoncer, avait remarqué sa confusion, et quand André s'arrêta, au moment où cette idée se présenta à son esprit, il crut qu'il était accablé de confusion : il sourit d'un air moqueur, connaissant

les motifs qui avaient porté son maître à l'engager à dîner ; néanmoins un instant de réflexion suffit à notre héros pour se mettre au niveau des circonstances, et il parut aux yeux de l'impudent valet qu'il s'était opéré en lui un changement aussi subit qu'étonnant, puisqu'au lieu d'un enfant commun et maussade, il ne voyait qu'un gentleman qui s'avancait avec autant de facilité que d'assurance. Il se dirigea vers la porte du salon de compagnie, d'un pas aussi léger, avec un air aussi ouvert, que s'il allait se trouver dans le cotage de son maître, avec tous ses camarades de classe. Il fut introduit au milieu de cette brillante compagnie sans y témoigner le plus léger embarras ; au contraire, il s'avança avec le sang-froid qu'éprouve un homme qui sent la conviction qu'il possède les moyens de se rendre agréable. Lord Sandyford, qui était doué d'un discernement assez profond pour juger les hommes et ce qu'on pouvait en attendre, s'aperçut de ce changement dès l'instant où il jeta les yeux sur lui, lorsqu'il ouvrit la porte, et reconnut qu'il n'était pas, à beaucoup près, aussi bizarre qu'il l'avait cru dans les premiers momens. Il alla aussitôt vers lui, en lui prenant la main, pour lui annoncer qu'il voulait le traiter avec égalité et sur le pied d'un ami.

« M. Weelie, dit Sa Seigneurie, je vous dois des excuses pour la liberté que j'ai prise avec vous. »

« N'en dites pas davantage, Milord, interrompit André : il faut bien que je paye mon apprentissage dans le monde, comme l'ont fait beaucoup de gens qui valaient mieux que moi ; mais il n'en est pas moins vrai que j'ai eu beaucoup d'inquiétude. »

« Cette réponse très-simple, et qui s'accordait avec l'originalité de son caractère, amusa beaucoup l'honorable société, par son bon sens et sa familiarité. Sir Timothy Knichetty, le connaisseur, qui était du nombre des conviés, déclara que c'était un tableau vraiment digne de Teniers.

Lorsque les conviés furent descendus pour dîner, les dames mirent beaucoup d'importance à placer notre héros au milieu d'elles ; mais il termina bientôt la discussion en prenant la place d'honneur entre la duchesse de Dashing-Well et la comtesse, qui, indépendamment de leur rang, étaient les deux femmes les plus agréables de l'assemblée. Sa Grâce

était douée du plus heureux caractère ; personne ne possédait à un plus haut degré le talent de plaisanter avec autant d'esprit que d'agrément.

Il ne se passa rien de remarquable pendant le dîner. André, d'un coup d'œil prompt et sûr, observa d'abord comment les autres personnes se conduisaient à table, et s'y conforma lui-même, sans manquer en rien d'essentiel au cérémonial d'usage. Sous ce rapport, il se montra vraiment supérieur à plusieurs rejetons de la plus ancienne noblesse, sortant d'Eton ou d'Oxford.

La duchesse de D.... l'engagea dans une conversation : il dit beaucoup de choses drôles et naïves qui furent reçues comme des bons mots les plus amusans. De bruyans éclats de rire attestèrent, dans toute la maison, avec quel succès il soutenait son caractère ; et à mesure que le vin produisait son effet, son assurance croissait en proportion : avant la fin du second service, il était en grande gaîté et parfaitement à son aise, en sorte que les domestiques mêmes qui servaient à table avaient une peine extrême à conserver le silence et la gravité que leur devoir leur imposait.

Lord Sandymore jouit de cette scène avec un plaisir qu'il n'avait pas éprouvé depuis long-temps ; mais la comtesse fut, de toute la société, la personne sur laquelle la naïve simplicité et la gaîté d'André produisirent le moins d'effet. Néanmoins, pendant toute la soirée, cette dame conserva le maintien le plus gracieux, parfaitement en harmonie avec sa situation : elle rit rarement, cependant elle ne fut point insensible à plusieurs plaisanteries agréables, et les entendit de manière à prouver qu'elle était aussi susceptible de s'égayer que ses voisines. Dans ces occasions, son époux semblait la regarder en éprouvant une sensation de plaisir à laquelle il ne s'attendait pas : mais, en un instant, son enjouement disparaissait ; elle devenait aussi froide, aussi circonspecte, qu'elle l'était auparavant.

Quoiqu'il en soit, le résultat de cette soirée fut d'inspirer au comte des sentimens de bienveillance pour André, car une des heureuses conséquences d'un plaisir vivement senti est de mettre en action toutes les douces affections de l'âme ; et Sa Seigneurie prit la résolution de l'avoir souvent pour convive. Le reste de la société, surtout la duchesse de D..., ne fut pas moins amusé par ses originalités ; et lorsque, de retour dans le salon de

compagnie, elle l'invita à chanter, il sut entièrement gagner son cœur, et il fut invité à venir régulièrement, pendant l'hiver, à toutes ses réunions. A la vérité on doit convenir, pour lui rendre justice, qu'il déploya autant de goût que de jugement dans le choix de sa chanson, et que l'exécution y répondait : il la chanta si plaisamment et avec tant de contorsions et de grimaces analogues au sujet, que la duchesse fut obligée de se jeter sur un sofa, en se tenant les deux côtés et s'écriant :

« Pour l'amour du ciel, qu'il cesse, qu'il cesse, ou j'en mourrai ! »

La sagacité avec laquelle André avait ainsi tiré partie de ses originalités, lui fit sentir, par suite du même instinct, qu'il fallait choisir, pour prendre congé, l'heureux moment où il avait produit le plus d'effet. Ainsi, à la fin de sa chanson, comme s'il était tout-à-coup revenu à lui, il s'écria :

Miséricorde ! que fais-je ici, lorsque j'ai à copier un codicille et un testament pour un homme mourant ? »

En parlant ainsi, saluant la société d'une manière vraiment originale, il descendit l'escalier avec la rapidité de l'éclair, et se retira chez lui en toute hâte.

CHAPITRE XVI.

L'emprunt.

NOTRE héros passa ainsi son premier hiver à Londres, d'une manière que la plupart des jeunes gens auraient enviée, et que les gens prudents considéraient comme n'étant pas sans danger pour sa prospérité future. Mais son heureuse simplicité sut invinciblement résister aux attraits des plaisirs, et le mérite bien constaté de son caractère et de son naturel se firent chaque jour apprécier d'une manière plus avantageuse par le lord Sandyford.

Un matin, en arrivant chez M. Wellum, il le trouva pensif et contrarié : il avait été occupé toute la soirée précédente avec des bailleurs de fonds, relativement à un emprunt hypothécaire additionnel, dont le comte avait un besoin pressant, et la négociation n'avait pas été satisfaisante. L'argent avait, à la vérité, été obtenu, mais à des conditions qu'il craignait de communiquer au comte lui-même, non que, d'après sa grande expérience des dispositions du comte et de son caractère, il eût la moindre raison de craindre que Sa Seigneurie conçût un seul moment de l'inquiétude à ce sujet ; mais sous le rapport d'homme d'affaires, il reconnut que, dans cette circonstance, il n'avait pas, à beaucoup près, aussi bien réussi pour les intérêts du comte que dans d'autres occasions semblables.

Après avoir demeuré assis quelque temps, réfléchissant sur le *memorandum* de la transaction, et cherchant, dans sa pensée, ce qu'il pourrait dire au comte, il vint à diriger ses regards vers Je pupâtre où André

était très-occupé à son travail, sa petite tête ronde suivant sa plume, comme si elle coulait lentement sur le papier ; et il réfléchit que peut-être aucun messenger ne pourrait être employé avec plus de succès dans cette affaire, que l'être original qui était devant ses yeux, d'après ce qui s'était déjà passé entre lui et le comte. Le caractère et les bizarreries d'André lui parurent propres à rendre cette communication moins désagréable à Sa Seigneurie, que sa propre méthode sèche et régulière d'en expliquer toutes les circonstances : il le fit donc venir aussitôt vers lui.

« Il faut, Weelie, que vous alliez, dit-il, chez le lord Sandyford, avec ces papiers ; ils contiennent les documens relatifs aux vingt mille ponds que j'ai procurés à Sa Seigneurie. »

« Vingt mille ponds ! emprunt d'argent ! » s'écria André. Mais son maître, sans prendre garde à cette exclamation, continua :

« Vous lui direz qu'il n'a point été possible de l'obtenir à de meilleures conditions. Dans le fait, la cité est en ce moment uniquement occupée de l'emprunt du gouvernement ; tous les fonds se dirigent de ce côté, ce qui fait qu'on ne peut s'en procurer pour d'autres destinations qu'avec les plus grandes difficultés, et à des conditions qu'on a honte de faire connaître. »

« Je désire.... je désire, dit André, que Milord n'emploie pas cet argent à régaler de jolies femmes, de jeunes fous, comme cela ne lui arrive que trop souvent. »

M. Wellum pliait les papiers pendant que notre héros faisait cet observation. Se trouvant un peu dégagé de ses inquiétudes par le choix qu'il venait de faire de cet ambassadeur, il lui dit gaîment : « Vous pouvez aussi bien, Weelie, donner à ce sujet un mot d'avis au noble lord, si vous le trouvez bien disposé à le recevoir. »

« Je le ferai avec plaisir, répondit André sérieusement, car c'est un homme d'un mérite distingué, et la dame n'est pas moins estimable. Il est vraiment malheureux que Milord et son épouse ne vivent pas aussi bien ensemble que leurs amis le désireraient. »

M. Wellum tressaillit à cette remarque, et jetant un regard inquiet et scrutateur sur André, lui dit : « Avez-vous entendu parler de quelque chose relatif à eux ? »

« Moi, avoir entendu dire, quelque chose d'eux ! Que pourrais-je avoir entendu ? Je ne connais personne qui soit mieux informé que vous des affaires de cette maison. Mais j'ai deux bonnes oreilles ; l'une peut recueillir ce qui se dit en dedans de la maison, l'autre entendre les propos que l'on tient dans le monde : et tout cela m'est aussi facile qu'à tout autre individu. Milady est parfaitement bien élevée, M. Wellum, mais elle n'est pas assez affectueuse pour son mari, et Milord est offensé de sa froideur. »

« Vous êtes une étrange créature, ou je me trompe infiniment, dit Wellum en lui tendant les papiers. J'espère que vous ne ferez aucune gaucherie dans cette affaire, »

André, en prenant les papiers, assura son maître qu'il pouvait compter sur tous ses efforts pour le satisfaire, ainsi que le comte ; puis, prenant son chapeau, il s'achemina en toute hâte vers Sandy-House, où il fut admis sur-le-champ.

« De quoi s'agit-il, Weelie ? Pourquoi êtes-vous envoyé ? » s'écria Sa Seigneurie, un peu surprise au moment où notre héros entra.

« Faute d'un meilleur commissionnaire, Milord, mon maître m'a ordonné de vous apporter ces papiers, et de vous dire combien il est fâché qu'il y ait aussi peu de Chrétiens dans ce temps-ci. »

Le lard, souriant, lui dit : « Je croyais qu'il savait que je ne m'attendais à rien moins qu'à traiter avec des Chrétiens, et que j'étais bien convaincu qu'ils étaient très-rares lorsqu'il s'agissait de prêter. »

« C'est une somme considérable, Milord, reprit André, regardant le comte en dessous. Il serait à désirer qu'elle ne fût pas employée inutilement ; ce serait une grande pitié, si elle ne restait pas long-temps dans les mains de Votre Seigneurie. »

A cette adresse, le comte posa les papiers sur la table, et invita André à s'asseoir.

« Quelle observation faisiez-vous, M. Weelie, relativement à l'argent ? » dit Sa Seigneurie, lorsque André se fut assis loin de la table.

« Je disais à l'instant, Monsieur..... Milord, que vingt mille pouds étaient une somme bien considérable, qui produit, au taux du commerce, un intérêt de mille pouds par an. »

« Cela est vrai, Weelie ; mais que s'en suit-il ? »

« De quoi il s'agit ? répondit André, un peu soulagé par son premier début ; c'est que je ne peux pas supporter de voir un honnête gentlemen, auquel je suis sincèrement dévoué, prodiguer ainsi sa fortune, et marcher sur un terrain miné, sans me permettre de l'avertir de son danger. »

« Ceci est du moins quelque chose de nouveau, » dit le comte en lui-même, un peu touché et sensible à cette démarche de son ami. Ensuite il ajouta : « Je vous sais certainement très-bon gré de vos avis, Weelie. »

« Vous ne m'avez aucune obligation, Milord, répliqua André ; il est du devoir d'un homme honnête de vous éclairer sur la chance que vous courez. Mais comme Burnet dit au diable, oh ! puissiez-vous bien y penser et vous corriger, car sérieusement, Milord, l'avenir m'effraie pour vous. Un homme comme vous ne peut pas travailler, ni supporter les besoins : que deviendrez-vous, si vous en êtes réduit à ce point ? A votre place, je chercherais à guérir le mal avant qu'il n'augmentât ; j'éloignerais de moi tous ces fous, tous ces parasites, qui consomment en ce moment voire fortune, et qui, aussitôt qu'ils sauront qu'elle a totalement disparu, vous verraient, dans le plus rigoureux hiver, demander votre pain de porte en porte, à peine vêtu, et les yeux baignés de larmes, sans daigner vous dire un mot de consolation, sans même vous offrir une pomme de terre pour apaiser votre faim. »

« Les couleurs du tableau sont fortes, dit le comte vivement ; mais il n'est pas sans quelque ressemblance. Que me conseillez-vous de faire ? »

« Ce serait, de ma part, une trop grande liberté, répondit notre héros, que de donner des conseils à Votre Seigneurie ; je dis seulement ce que je ferais moi-même, moi, qui ne suis ni lord, ni marié. »

« Oui, Weelie, oui, vous avez raison : le lord et l'époux ont de grands devoirs à remplir, » dit le comte, d'un air un peu pensif.

« Les devoirs attachés à l'un de ces titres, s'écria vivement André, doivent suffire pour se bien conduire ; mais Salomon lui-même avait besoin de toute sa sagesse pour les concilier tous. Quoi qu'il en soit, Monsieur, ... Milord, je peux vous donner mon opinion, qui serait de vous Réconcilier avec Milady, et de vous réunir tous les deux pour réformer votre maison, y

mettre de l'économie, et en éloigner tous ces vampires qu'on ne voit que trop souvent à votre table. »

Le comte changeait alternativement de couleur pendant ce discours : l'indignation brilla dans ses yeux, en entendant avec quelle liberté André faisait allusion à lady Sandyford ; mais cela ne dura qu'un instant. Lorsque André s'arrêta, il avait repris toute sa sérénité, et dit d'un ton calme : « Je vois, Weelie, que vous avez une bien triste opinion de ceux que je reçois chez moi. »

« Je vous ai dit sincèrement ce que j'en pensais ; mais comme Votre Seigneurie paraît prendre peu d'intérêt à eux, je suis surpris que vous les receviez aussi souvent. »

« Comment pouvez-vous savoir que je m'intéresse peu à eux ? » dit le comte, égayé, mais surpris de cette remarque.

« Excusez la liberté que je prends, Milord. J'ai remarqué plus d'une fois que Votre Seigneurie n'était point parfaitement satisfaite de sa position, malgré tous les plaisirs dont elle est sans cesse entourée. »

« Comment ! dit le comte en mordant ses lèvres. Weelie, qu'est-ce qui peut vous faire supposer que lady Sandyford et moi ne sommes pas bien ensemble ? »

Le ton badin avec lequel le lord prononça cette phrase avait pour objet de faire expliquer André plus librement, eu paraissant n'attacher aucune importance à ce qu'il allait dire ; mais cela ne changea rien au zèle simple et naïf avec lequel il cherchait à remplir les ordres de son maître, relativement à l'économie à recommander au comte.

« Je n'entends pas vous offenser, répondit André respectueusement ; mais je pense que le meilleur parti que vous auriez à prendre, serait de commencer par faire des retranchemens dans votre dépense, et de recevoir aussi peu de monde que vous le pourriez. Si milady peut être engagée à se conduire dans le même sens, ce sera un grand bonheur pour tous deux. »

André s'arrêta, parce qu'il aperçut que des nuages obscurcissaient en ce moment la figure expressive du comte ; et il s'ensuivit un instant de silence, pendant lequel Sa Seigneurie se leva et s'avança vers la fenêtre. « Weelie, dit le lord gaîment, êtes-vous en état de parler avec une connaissance exacte

de tous les arbres, depuis le cèdre altier qui couvre la cime du Liban, jusqu'au modeste hysope, dont les racines croissent dans les murs ?

« Il n'est pas bien à Votre Seigneurie, répondit André sérieusement, de tourner la bible en ridicule, en me comparant au roi Salomon, le plus sage des hommes qui ait jamais existé dans le monde. Ainsi je me retire en souhaitant le bonjour à Votre Seigneurie. Mais avez-vous quelque chose à faire dire à M. Wellum, relativement aux vingt mille pouds ? »

« Que puis-je avoir à dire ? Cet argent m'était nécessaire ; il l'a trouvé. Je ne doute pas qu'il n'ait conclu un marché aussi avantageux qu'il lui aura été possible de le faire dans mes intérêts. Mais reprenez les papiers, et dites-lui de préparer les actes. »

« Monsieur..... Milord, s'écria André pétrifié, vous n'avez pas encore jeté un regard sur ces papiers. »

Le comte sourit, et s'avançant vers la table, les réunit, les conta, et les remit ensuite entre les mains d'André, eu lui disant : « Maintenant je les ai vérifiés autant que je désirais de le faire : emportez-les. »

André secoua la tête en recevant ces documens, et regarda pendant quelques instans le comte d'un air d'intérêt et de compassion. Il y avait dans ses mouvemens et dans ses regards quelque chose qui produisit dans le cœur du comte une commotion électrique. Lorsque notre héros s'avança vers la porte, et sortit, il le suivit des yeux, et lors même qu'il l'eut fermée sur lui, il continua long-temps encore à regarder dans la même direction.

« J'ai vécu jusqu'à présent parmi des machines, dit le comte en lui-même, en changeant de place, et se jetant négligemment sur un sofa ; mais le jeune homme qui me quitte est une créature humaine : il a de la justesse dans le raisonnement ; il possède aussi un cœur excellent. Dans le peu qu'il a dit il y a plus de prudence et de bon sens que je n'en ai rencontré dans la plupart des bipèdes que j'ai fréquentés jusqu'ici. Que lui suis-je, pour qu'il prenne ainsi à mes malheurs l'intérêt du frère le plus tendre ? Comment a-t-il pu s'apercevoir de ce qui est relatif à milady Sandyford, mon épouse ?... Quelle épouse !... Je n'en ai point, pas plus qu'Othello quand il eut égorgé la charmante Desdemona. » En disant ces mots, Sa Seigneurie renversa sa

tête sur le dos du sofa, et couvrant sa figure de son mouchoir, parut s'endormir.

CHAPITRE XVII.

Un accident.

LE comte de Sandyford était un fils unique ; à l'âge de cinq ans, il avait succédé aux honneurs et aux biens de sa famille. La comtesse sa mère était une de ces dames aussi bonnes que respectables, qui, au terme de leur vie, sont célébrées dans les journaux pour avoir été de la nature des perles et des pierres précieuses, en un mot, le plus bel ornement de leur sexe. Son époux lui légua la surveillance immédiate de l'éducation de son fils. Le jeune lord était le dernier de sa race, et s'il venait à mourir sans enfans, ses domaines et ses titres étaient dévolus à un descendant éloigné de quelque ancêtre collatéral. Sous ce rapport, la douairière regarda comme un de ses premiers devoirs de cultiver et de développer ses penchons pour les vertus domestiques, afin qu'il pût faire bientôt un mariage convenable à son rang, et s'attacha en même temps à lui donner tous les talens et toutes les connaissances qui pourraient lui assurer une brillante réputation et contribuer à la gloire et à la splendeur de sa patrie.

Dans cette vue, son éducation fut entièrement domestique, mais dirigée par des maîtres habiles et du plus grand mérite, jusqu'à ce qu'il eût atteint sa seizième année, époque à laquelle il fut mis au collège. La comtesse, en même temps, eut grand soin d'entretenir son ancienne liaison avec la famille d'Avonside, dont les filles promettaient de surpasser leur mère, qui avait été une des plus célèbres beautés de son temps, et dont toutes les

aimables et excellentes qualités la rendaient encore bien plus chère au souvenir de ses amis que les charmes de sa personne, ou les grâces de ses manières. Elle mourut pendant que ses enfans étaient encore jeunes ; mais on pensa, à cette époque, que le marquis, leur père, serait pour eux un protecteur aussi éclairé que vigilant. Malheureusement, néanmoins, il se dévoua entièrement aux affaires publiques, comme il en convint lui-même, et les livra aux mains d'instituteurs à gages, qui n'avaient d'autre désir que de les mettre à même de pouvoir se distinguer par leur élégance et leurs agrémens extérieurs,

Pendant le temps de cette liaison intime, la comtesse eut bientôt la satisfaction de s'apercevoir que l'aînée, lady Augusta, commençait à exciter l'admiration de son jeune fils, et il fut sur-le-champ regardé comme certain, entre les amis respectifs des deux familles, qu'aussitôt que le lord aurait atteint l'âge légal, il se formerait une alliance entre elles.

Nous ne nous étendrons point ici sur ces différens incidens. Lorsque Sandyford fut au collège, il fut généralement reconnu qu'il possédait des talens d'un ordre supérieur. Ses amis et ses parens conçurent de lui les plus hautes espérances ; mais ils n'étaient pas tous également d'accord sur les qualités qui domineraient le plus en lui. Les ambitieux, qui le jugeaient d'après ses momens de vivacité et d'exaltation, prédirent qu'il serait de la plus grande utilité à sa patrie dans carrière politique : ceux qui appréciaient mieux les douces impulsions de son caractère, se flattaient de l'espoir que son génie lui assurerait une gloire plus stable et plus paisible dans la culture des belles-lettres. Aucune de ces opinions ne fut réalisée.

Lady Augusta Spangle était, sous beaucoup de rapports, aussi accomplie que son amant. Elle possédait non-seulement une grande beauté, mais encore une brillante éducation, parfaitement dirigée, et avec toute l'adresse convenable pour mettre en évidence, dans le plus beau jour et sous les formes les plus séduisantes, des talens enchanteurs, qui produisaient plus d'effet que cette charmante simplicité avec laquelle la nature se plaît souvent à vaincre tous les efforts de l'art. Elle n'avait point d'esprit, et ne possédait point cette imagination brillante que fait si avantageusement ressortir une aimable gaité ; cependant ses apophtegmes avaient souvent la

force de la sagesse, et quelquefois le brillant et le piquant de la satire. Il était impossible de la voir sans l'admirer, quoiqu'il y eût dans tout son maintien un décorum systématique et compassé, qui diminuait un peu le plaisir que son extraordinaire beauté était faite pour inspirer

Dans le fait elle avait reçu une éducation et des principes adaptés au grand monde, où elle devait vivre, et, sous ce rapport, induite à erreur par les maximes sordidement intéressées de mistriss Harridan, aux soins de laquelle sa jeunesse avait été malheureusement confiée : en conséquence, elle était convaincue que le principal tut d'une jeune personne d'un rang distingué, devait être d'obtenir un établissement conforme à la splendeur de sa famille. « Les hommes, ainsi que lui disait cette vieille femme artificieuse, sont tous ou intéressés ou capricieux. La fille d'un duc, si elle n'est pas riche, n'a point d'espoir de se marier d'une manière conforme à sa naissance, si elle ne parvient à piquer la vanité de quelque jeune seigneur, au point de l'engager à ne consulter que ses volontés dans le choix d'une épouse. »

Lady Augusta crut à la sagesse de ces conseils, et en fut la victime.

On aurait pu croire, d'après la facilité avec laquelle s'était décidé le mariage de lady Augusta avec lord Sandyford, que mistriss Harridan aurait cessé de chercher à lui former un caractère artificieux, qu'elle aurait dû considérer comme devant finir par lui attirer l'aversion du comte, si elle avait eu une connaissance un peu approfondie du monde. Mais son système n'était point de rendre l'intérieur d'un ménage heureux, ni de former des femmes aimables ; elle était trop occupée de ses propres intérêts pour veiller à ceux des autres. Dirigée par les mêmes motifs mercenaires que le maître de musique qu'elle avait placé près de sa pupille, ses sollicitudes ne portaient que sur l'effet que ses élèves pourraient produire en paraissant dans le monde, bien convaincue que la sensation brillante qu'elles causeraient tournerait à son propre avantage : par ces motifs, elle négligea totalement de cultiver, dans ces plantes jeunes et délicates, les grâces ingénues, qui sont le plus précieux apanage des femmes, et la base la plus solide de leur influence dans la vie domestique, la seule où l'on puisse espérer le bonheur,

Il résulta néanmoins de son système une chose qui peut-être était plutôt la suite de sa manière de penser personnelle, que la conséquence naturelle des vertus factices qu'elle cherchait si assidûment à inspirer, le désir d'obtenir l'approbation générale, et la crainte de ne pas l'obtenir. C'est ce qui arriva à lady Augusta ; et là où se trouve ce sentiment, la vraie vertu peut encore exister.

Le jour après celui où lord Sandyford eut atteint sa majorité, le mariage fut célébré ; mais avant que le mois de miel ne se fût à moitié écoulé, il fut évident, aux yeux des observateurs les moins attentifs, que Sa Seigneurie avait quelque cause secrète de dégoût contre sa charmante épouse : à la fin du troisième mois, au grand étonnement de tout le monde, il se livra totalement à la dissipation la plus outrée.

La douairière, sa mère, eut le cœur brisé par ce résultat si peu attendu de tous ses soins ; et pour tout dédommagement de ses peines, un grand nombre d'amis compatissant, parmi lesquels on ne comptait point de femmes, lui disaient, d'une manière piquante, et par conséquent bien peu consolante, qu'après tout, un peu plus tôt, un peu plus tard, les hommes aimaient à se dédommager de la contrainte qu'on leur avait fait éprouver pendant leur jeunesse, et que l'ancienne manière de laisser les jeunes gens jeter leur gourme, était sans contredit le meilleur résultat de la sagesse et de l'expérience. « Ainsi, disaient ces honorables personnages, ne désespérons point encore de voir lord Sandyford revenir ce qu'il doit être, et se montrer de la manière la plus distinguée. » C'est à ces espérances si hasardées que se bornèrent leurs démarches et leurs consolations ; et plusieurs années s'écoulèrent, sans qu'il se passât rien qui pût leur faire penser que la ruine du lord n'était pas inévitable.

Dans cet intervalle, il ne s'était opéré aucun changement apparrant dans les manières élégantes de la comtesse ; elle était toujours rayonnante de beauté, et l'éclat de ses perfections était unanimement reconnu par les constellations à la mode. On vantait aussi la pureté de ses mœurs, car, malgré la conduite énigmatique de son époux, elle avait toujours soigneusement conservé avec lui le décorum conjugal de vivre sous le même toit ; mais, excepté dans les occasions où ils étaient obligés d'exercer

l'hospitalité envers la famille, ils se réunissaient rarement ensemble, sans cependant jamais s'écarter, dans le monde, de cette politesse qui est le partage des gens bien élevés, et qui autorisait leurs amis et leurs connaissances à leur faire leurs invitations sur la même carte.

Une nuit, au moment où cette dame revenait de l'Opéra chez elle, sa voiture, en traversant de Picadilly dans Berkley-Street, froissa un gentleman qui passait en ce moment, et le heurta assez violemment. L'étranger était M. Ferrers, un des astres les plus excentriques que l'on put apercevoir sur l'horizon de la mode. Ce gentleman, dans sa jeunesse, était ardent et généreux, prompt dans son ressentiment, s'offensant aisément, et pardonnant avec franchise ; mais il avait une versatilité de caractère qui l'empêchait de pouvoir conserver des amis, et à mesure qu'il avançait dans la carrière de la vie, la conduite qu'il menait tendait chaque jour davantage à affaiblir ses meilleures qualités. Les inquiétudes continuelles que lui causait son goût pour les courses de chevaux et pour les jeux de hasard, lui rendirent nécessaire d'éprouver de fortes sensations, pour s'étourdir sur ses chagrins ; et tous les plaisirs lui paraissaient insipides, lorsqu'ils n'étaient pas mêlés de quelques craintes ou de quelques dangers : ses pertes irritaient son caractère, ses succès redoublaient sa fatuité. Cette désorganisation morale était, à l'époque dont nous parlons, portée jusqu'à la frénésie, et quoiqu'en apparence cet être infortuné se conduisît dans le inonde comme la généralité de ceux avec qui il vivait, il commençait déjà à avoir des atteintes de folie. Elle ne s'était cependant point encore manifestée par aucun acte ostensible d'extravagance ; mais le cours de ses pensées était souvent agité : dans cet état, s'il avait quelque projet en vue, il s'y livrait à corps perdu, sans s'inquiéter quelles en seraient les suites. Aussitôt, cependant, qu'il avait obtenu ce qu'il désirait, le paroxysme cessait, et il s'arrêtait, comme pour regarder autour de lui, en s'étonnant qu'il eût pu agir avec autant de précipitation et de violence.

Pendant le temps qu'il fut obligé de garder la chambre, par suite de son accident, lady Sandyford, qu'il ne connaissait point auparavant, envoya souvent pour s'informer de sa santé. L'effet de cette politesse naturelle, même indispensable dans une telle circonstance, fut de porter jusqu'à la

frénésie l'enthousiasme de sa reconnaissance pour lady Sandyford ; en sorte que, quand il fut en état de paraître de nouveau dans la société, il la chercha en tous lieux, avec l'empressement passionné qui appartenait également à son caractère et à son infirmité mentale. Sa conduite, sous ce rapport, fut si frappante et si peu mesurée, qu'elle fixa sur lui les yeux de tout le monde.

La comtesse était une épouse négligée par son mari ; mais la fierté de son maintien était portée au point qu'aucun homme n'avait encore osé lui adresser une parole susceptible d'être mal interprétée. La dignité de ses manières, constamment la même, ne lui avait jamais laissé la plus légère occasion de développer l'énergie de ses facultés morales. Elle finit par être frappée des assiduités de Ferrers, et instruite du dérangement de son esprit : au lieu de le rebuter et de lui faire sentir l'inconvenance de son obstination, elle le traita avec compassion, avec des égards qui contrastaient avec sa froideur ordinaire, et qui donnèrent lieu à des conjectures, préjudiciables à son honneur. D'abord elles furent circonscrites au milieu d'un très-petit nombre de personnes, mais à la fin elles devinrent l'objet des conversations générales, et prirent rang parmi les discussions scandaleuses qui servent d'aliment aux conversations des oisifs et des méchants.

CHAPITRE XVIII.

Un Paragraphe.

LE matin d'un jour où lady Sandyford tenait une de ses grandes assemblées d'hiver, comme le comte venait d'achever son déjeuner, et qu'il était assis dans sa bibliothèque, les pieds appuyés sur la grille de la cheminée, laissant errer au hasard son imagination dans le vide de l'ennui auquel il était si souvent en proie, il survint un incident qui précipita la crise de son malaise conjugal. Les domestiques qui se tenaient dans la première salle avaient l'habitude de faire sécher les journaux qui étaient humides, en y appliquant un fer à lisser, ce qui non-seulement abrégait le travail, mais encore leur donnait autant de lustre qu'ils auraient pu en acquérir en passant sous une presse chaude. Ils avaient aussi, en même temps, l'habitude de s'informer par eux-mêmes de ce qui se passait dans le monde avant de porter les papiers-nouvelles à leurs maîtres. C'est ainsi que fut découvert un paragraphe qui accusait assez ouvertement la comtesse d'infidélité. Dans la vue de conserver la paix dans la maison, un des domestiques pensa qu'il ferait tout aussi bien de le brûler avec le fer, comme si cela avait eu lieu accidentellement : cela fut fait ainsi, et le journal porté à Sa Seigneurie.

Cependant, en faisant cette opération, une partie des débats du parlement fut aussi détruite, et tout médiocre que fût l'intérêt qu'y prenait le comte, ainsi qu'à tout ce qui se passait sur la terre, il ne put supporter cette

contradiction. La sonnette fut aussitôt fortement agitée, et il donna sur-le-champ l'ordre de lui apporter un autre journal.

Le ton dont cet ordre fut donné alarma le valet qui le reçut, et il manifesta à ses camarades l'opinion que, malgré tous leurs soins, leur maître avait certainement lu quelques mots de l'article effacé, et que, par conséquent, ils courraient le risque de perdre leurs places, s'ils paraissaient tergiverser encore : ainsi on alla chercher un autre journal, qui fut aussitôt présenté à Sa Seigneurie.

Il y avait dans tout le maintien du domestique qui le porta un air d'embarras qui frappa l'œil exercé de son maître ; il parut hésiter en le mettant sur la table, et semblait vouloir prolonger son séjour dans la chambre, en sorte que le comte lui ordonna de se retirer.

L'intérêt qu'il avait pris à lire les débats parlementaires avait cessé pendant cette courte interruption ; au lieu d'en reprendre la lecture, le noble lord jeta négligemment les yeux sur la partie qui était relative aux personnes du grand monde, et les premières lignes qui attirèrent son attention furent celles qui faisaient allusion aux infidélités de lady Sandymford.

Il les lut deux fois avec vivacité. Il se leva de dessus son siège, et alla vers la croisée ; ensuite il retourna à sa place, lut encore, et regardant par hasard la page, il s'aperçut qu'elle était exactement derrière le passage relatif aux débats qui avait été brûlé. « Ces gredins, s'écria-t-il, connaissent l'inconduite de leur maîtresse : ce n'est point par hasard que l'autre journal a été brûlé. »

Son premier mouvement fut d'appeler les domestiques, et de les questionner à ce sujet ; mais, dans le même instant, il réfléchit à l'insouciance qu'il avait témoignée comme époux, et retira la main que déjà il avait portée à la sonnette, s'en voulant à lui-même de ce qu'un sentiment d'honneur et de justice le faisait hésiter à venger ses droits conjugaux, ainsi méconnus. Au milieu de cette crise, la comtesse entra : le lord, se levant tout-à-coup, s'avança Vers la porte, comme s'il avait formé la résolution de ne point lui parler ;

mais, avant d'ouvrir, il s'arrêta, et dit, d'un ton agité, en montrant le journal : « Vous trouverez, Madame, parmi les anecdotes scandaleuses du

jour, un article intéressant. » En prononçant ces mots, il quitta précipitamment la chambre.

La comtesse se hâta de prendre le journal : son humiliation, en lisant le passage, devint extrême. Son orgueil fut abattu, et elle fut pendant plusieurs minutes dans un état complet de stupéfaction, car elle était certaine de ne jamais s'être rendue coupable de la moindre légèreté. Elle avait regardé comme très-méritoire de sa part la dignité avec laquelle elle avait d'abord supporté l'humeur et ensuite la négligence de son mari ; cependant elle revint très-promptement à elle, et tirant la sonnette, elle ordonna qu'on envoyât sur-le-champ des cartes, pour prévenir que son assemblée y indiquée pour cette nuit, était différée. Avec le même sang-froid, elle demanda sa voiture, et se rendit aussitôt chez mistriss Harridan, pour lui demander son avis.

« En arrivant chez cette dame, elle se fit introduire sur-le-champ auprès d'elle. La comtesse s'aperçut, par l'accueil froid qu'elle reçut, que mistriss Harridan connaissait déjà la fatale insertion ; par conséquent peu de mots suffirent pour exposer le sujet de sa visite.

« J'espère, dit mistriss Harridan avec calme, que ce scandale n'a aucune espèce de fondement ; mais, dans tous les cas, ma chère lady Sandyford, ce n'est point une affaire dans laquelle je puisse décemment intervenir. En outre la chose est maintenant si publique, qu'il serait très-peu convenable de ma part, d'après ma position, ayant sous ma surveillance tant de jeunes demoiselles d'un haut rang, que l'on me vît, en aucune manière, me mêler de tout cela. Certainement vous avez d'autres amies qui ont plus d'expérience que moi, relativement à des malheurs de cette espèce, et à qui, par conséquent, vous pourrez beaucoup plus utilement avoir recours. »

La comtesse, jetant sur elle un regard qui annonçait à la fois la surprise et l'indignation, s'écria : « Vous parlez comme si j'étais coupable ; vous me repoussez, comme si ma présence souillait ces lieux. »

« Je suis bien éloignée, dit mistriss Harridan, avec le même accent de politesse, de supposer pareille chose ; mais je suis une personne beaucoup trop insignifiante pour pouvoir, avec succès, prendre sous ma protection la réputation de la comtesse de Saudyford. »

« Je pensais, s'écria cette dame, entièrement baignée de larmes, que je pourrais, dans quelque malheur que ce fût, recourir à vous comme à une mère. »

« J'espère, Madame, répondit mistriss Harridan, que, pendant que vous avez été confiée à mes soins, vous m'avez toujours trouvée telle. Alors votre conduite était certainement irréprochable : mais il me serait impossible de répondre en aucune manière des dames, lorsqu'elles sont entrées dans le monde. En un mot, quand même le résultat de cette malheureuse affaire tournerait à votre désavantage, ce ne serait pas le premier incident de cette nature qui m'aurait confirmée dans la prudente résolution de ne jamais me mêler de la conduite de mes élèves lorsque une fois elles ont quitté ma maison. Je me réjouirai infiniment. Madame, si vous pouvez vous justifier de cette imputation ; mais je ne peux me résoudre à courir le risque de compromettre la réputation de mon établissement : ainsi donc, avec une profonde peine, je me vois forcée de mettre un terme à notre liaison. »

La comtesse fut frappée comme d'un coup de foudre. Jamais jusqu'alors on ne lui avait parlé le langage si peu déguisé d'une âme intéressée, ne consultant froidement que ses propres convenances, et étouffant, en leur faveur, toutes les affections sympathiques de la vie sociale. Elle se leva, mais elle tremblait à un tel point, qu'incapable de se tenir debout, elle retomba sur son siège, et donna l'essor à ses larmes. Cependant elle reprit bientôt sa présence d'esprit ; essuyant ses yeux, elle s'avança brusquement vers sa voiture, et retourna chez elle, d'où elle expédia aussitôt un messenger au marquis d'Avonside, son père.

FIN DU PREMIER VOLUME.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

***Les Bohémiens, ou l'Écossais
parvenu, par l'auteur du
"Nécromancien irlandais"...
traduit de l'anglais, par M***
[Dubergier]...***

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9691782b>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un

autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. L'AUTEUR A SON LIVRE.
3. NOTICE SUR L'AUTEUR ANGLAIS.
4. LES BOHEMIENS.
 1. CHAPITRE I^{er}.Le Cotage.
 2. CHAPITRE II.La Pie.
 3. CHAPITRE III.La tâche.
 4. CHAPITRE IV.La Foire.
 5. CHAPITRE V.Le Sens commun.
 6. CHAPITRE VI.Consultation.
 7. CHAPITRE VII.Préparatifs.
 8. CHAPITRE VIII.Changement.
 9. CHAPITRE IX.Dispositions.
 10. CHAPITRE X.Départ.
 11. CHAPITRE XI.Edimbourg.
 12. CHAPITRE XII.Londres.
 13. CHAPITRE XIII.Première Impression.
 14. CHAPITRE XIV.Une Mascarade.
 15. CHAPITRE XV.Le Dîner.
 16. CHAPITRE XVI.L'emprunt.
 17. CHAPITRE XVII.Un accident.
 18. CHAPITRE XVIII.Un Paragraphe.
5. À propos de cette édition numérique